

No 225
5 MAI 1938

regards

Rev 7/2

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

PARAIT LE JEUDI

11
17.50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE
24 pages



DANS LES RUES DE HAN KEOU, DES SOLDATS CHINOIS
APPELLENT LES JEUNES HOMMES A S'ENROLER DANS
L'ARMEE DE LA LIBERTE

LA CHINE LUTTE!

les photos de CAPA

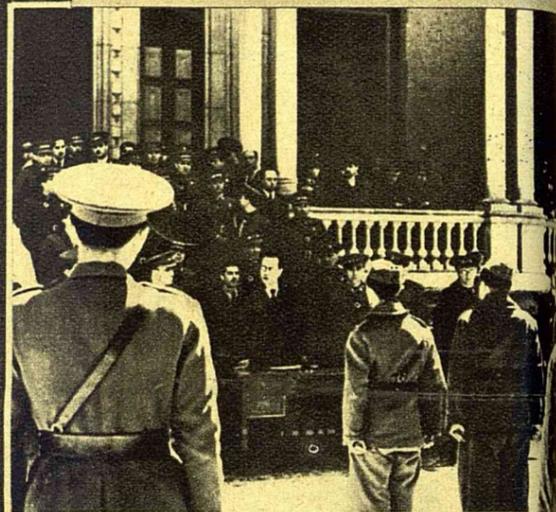
Un premier bilan de la guerre sino-japonaise

par B. GAUTHIER

REGARDS sur le M



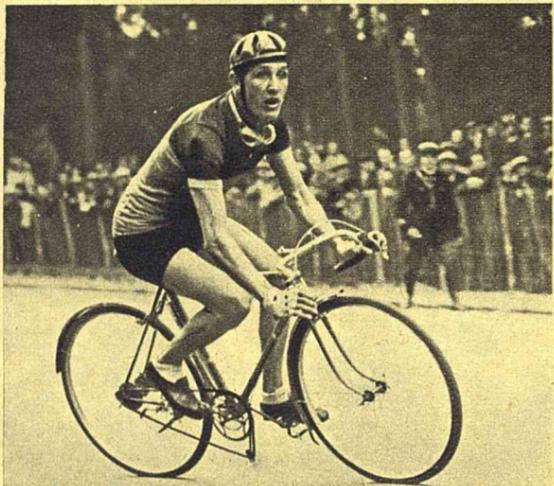
Les conversations de Londres ont duré deux jours. Elles ont réuni M. Daladier, président du Conseil, et M. Georges Bonnet, ministre des Affaires Etrangères, d'une part, M. Chamberlain, premier ministre, M. Halifax, secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères et d'autres ministres britanniques d'autre part. MM. Daladier et Bonnet ont également été reçus au château de Windsor par le roi Georges VI. Ces conversations ont eu pour résultat de substituer à l'entente franco-britannique une véritable alliance militaire défensive. Les deux gouvernements « continuent et développent leur politique de collaboration pour la défense, non seulement de leurs intérêts communs, mais aussi de ces idéals de vie nationale et internationale qui unissent les deux pays ». A côté de ce résultat heureux, il y a lieu de regretter que les représentants de notre pays aient accepté de rétablir à notre frontière le contrôle international, dès que les « enquêteurs internationaux » seront parvenus en Espagne. De même que les décisions en ce qui concerne la Tchécoslovaquie autorisent certaines inquiétudes chez tous ceux qui veulent sauvegarder la paix. Nos photos montrent: le départ de MM. Daladier et Bonnet, sur l'aérodrome du Bourget — les deux ministres quittant Downing Street.



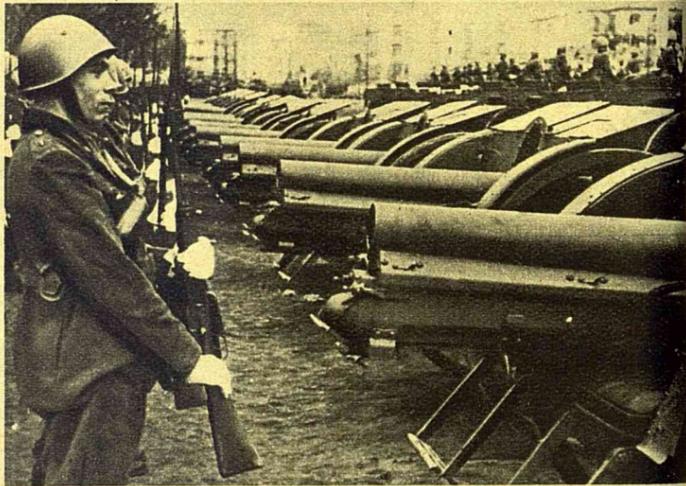
Le président Negrin, entouré d'officiers professeurs, félicite la nouvelle promotion d'élèves officiers. Le chef du gouvernement de la République espagnole a fait samedi une très importante déclaration sur les « buts de guerre » de son gouvernement, qui sont essentiellement d'assurer l'indépendance absolue et l'intégrité totale de l'Espagne, de faire une Espagne libre, démocratique, pratiquant une politique de collaboration avec toutes les puissances attachées à la paix.



En Angleterre, une commission parlementaire s'est rendue au camp d'aviation de Northolt où on lui a présenté les derniers modèles d'avions. On sait que le réarmement britannique se poursuit à un rythme accéléré, notamment dans le domaine de l'aviation où un effort intensif est réalisé, surtout en ce qui concerne les avions de bombardement.



Le samedi 30 avril, s'est couru le Derby de Saint-Germain organisé par le journal « Ce Soir ». Cette course de 285 kilomètres derrière cyclo-moteurs, est une des plus importantes épreuves cyclistes de la saison. Elle a été gagnée par le coureur français Charles Pélissier qui fut pourtant victime d'un sérieux contre-temps. Ayant cassé sa bicyclette pendant la course, il dut emprunter la machine d'un spectateur pour pagner le poste de ravitaillement où on lui donna un nouveau vélo. Notre photo montre Charles Pélissier sur son vélo d'emprunt.



A Rome, les préparatifs sont poussés activement pour la réception de Adolf Hitler qui rend visite à Mussolini. Comme il se doit en pays fasciste, une revue militaire monstre sera le principal clou de cette réception, et dans ce gigantesque défilé, l'artillerie aura une place très importante. Une répétition complète de cette revue eut lieu samedi dernier devant le Duce. Notre photo représente un parc d'artillerie gardé par une sentinelle.



Raymond Vandé (à droite), forçat évadé qui débarqua ces jours derniers à Saint-Nazaire, après avoir échappé à la police, a été arrêté, hier, à Nogent-sur-Seine. Vandé revenait de Troyes où il était allé voir sa femme et son fils.



A la mairie du XX^e arrondissement a été récemment célébré un mariage où cinq générations, dont une centenaire, étaient présentes.



Près de Bar-le-Duc, dans le bois de Somme-lonne, un avion venant de Toussus-le-Noble s'est abattu, perdu dans la tempête. Les cinq occupants trouvèrent la mort. Notre photo montre les débris déchiquetés de l'appareil.



Le président Roosevelt inaugure, à Washington, la saison 1938 de base-ball, en lançant joyeusement les premières balles.



Ne sont-ils pas en train de jouer leurs fêtes... au bridge ces deux contemporains du Roi Soleil qui attendent de prendre vie au Musée Galliera.



A l'Exposition de Glasgow, qui va s'ouvrir en mai, se dresse entre autres, ce pavillon de l'Industrie chimique, plein de grâce et de légèreté.



Le roi Zogou 1^{er} d'Albanie vient d'épouser, à Tirana, la jolie comtesse hongroise Geraldine Apponyi. Sur la photo le roi et la reine, escortés des demoiselles d'honneur et des sœurs du roi.



Une de nos lectrices, témoin de l'exode catalan dans les Pyrénées françaises, nous communique cette photo et les renseignements qui suivent :

DANS la vallée de la Gêla, c'est à trois heures de marche du dernier village, par un chemin difficile, souvent creusé dans la neige, que les volontaires français vont accueillir les Espagnols fuyant les armées fascistes. Ni mulets, ni ânes; tout se fait à dos d'hommes. On monte les sacs bourrés de victuailles, on redescend soit portant un brancard, soit chargé d'un de ces ballots extraordinaires, de toutes formes et de toutes couleurs, où se trouvent les objets dont les malheureux n'ont pas eu le courage de se séparer.

Que de scènes douloureuses ou touchantes ! Un joli petit gars d'une dizaine d'années, aux lèvres enflées et fendillées par le soleil, porte son réveil attaché à la ceinture. Une petite fille, ne peut même pas pour boire du lait, se séparer d'un vieux ours en peluche tout rapé. Une femme à bout de forces, s'écroule sur une pierre. Elle a cinq enfants : l'aîné a huit ans, le dernier quatre jours.

Sur un brancard, une vieille de 103 ans, aveugle, n'ose pas boire de peur que l'eau soit empoisonnée. Ayant pris confiance elle se rattrape et mange et boit tout ce qu'on lui offre. Un gamin maigre et noir ne veut rien avaler. Il ne cesse de regarder le ciel craignant encore de voir tomber les bombes de Franco qui lui ont tué son père et sa mère.

Un vieillard en costume aragonais, culottes courtes, caleçons longs, large chapeau, touché de l'accueil reçu, se met à pleurer et raconte sa triste histoire. Un autre vieillard appuyé sur un camarade, se traîne suivi de son chien gris marchant sur trois pattes; et c'est à son chien qu'il réserve la première bouchée de pain.

Un jeune milicien (18 ans), blessé, fiévreux, grelotte sur son brancard malgré les couvertures et les boissons chaudes, et murmure sans arrêt: « Madre mio ». Peur, chagrin, fatigue, maladie, mort, résultat de la révoltante agression dont est victime l'Espagne républicaine.

Bien qu'ayant tout abandonné, bien que meurtris dans leur chair ou dans leur cœur, tous ceux à qui nous avons parlé à leur arrivée en France ont gardé la foi en la victoire de ceux qui défendent la liberté.

Hélène ARBEZ.

La meilleure réplique aux poursuites contre "Regards"

Nos amis viennent seulement d'apprendre les poursuites exercées contre « Regards » et déjà de toutes parts nous parviennent les témoignages de leur émotion et de leur indignation. Nous les en remercions et voulons croire qu'il sera tenu compte de ce mouvement d'opinion, qui ne peut que se développer, d'hommes libres qui veulent une presse libre dans un pays libre.

Mais cela ne peut suffire, et de nombreux propagandistes de notre journal l'ont déjà compris qui, en riposte aux poursuites, nous demandent d'augmenter les envois de journaux et créent de nouveaux dépôts.

Cette riposte, qui continue une tradition ancienne du peuple de France, nous demandons à tous nos amis de l'exercer !

Diffuseurs, accentuez la diffusion !

Amis lecteurs, aidez-nous à créer de nouveaux dépôts et à recruter de nouveaux abonnés !

Toutes les demandes d'augmentation de chiffre de nos diffuseurs

Toutes les bonnes initiatives de nos lecteurs seront publiées dans "Regards"

Ce sera le tableau d'honneur d'un journal libre !

VICTOIRES CHINOISES

de la GUERRE

Toute la Chine s'est levée pour combattre l'envahisseur nippon. Les défaites infligées au Japon galvanisent d'autant plus les énergies chinoises. Et ce jeune étudiant chinois haranguant ses compatriotes n'est-il pas l'émouvant symbole d'un peuple pacifique, à la civilisation plusieurs fois millénaire, qui soit prendre les armes quand son intégrité est en jeu.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **CAPA**

A gauche : Les femmes chinoises ont aussi pris les armes pour défendre leur patrie. Voici un groupe de jeunes femmes chinoises, organisées militairement, quelques jours avant de se rendre sur le front.

A droite : Les artistes chinois sont devenus des soldats. Avant d'aller au combat, de jeunes artistes parcourent en camion la ville de Hankéou, exhortant leurs compatriotes à s'enrôler pour défendre la grande cause humaine de la Paix.



TOISES!

Un premier bilan de la GUERRE SINO-JAPONAISE

Par Bertrand GAUTHIER

A l'Extrême-Orient il y a du nouveau. Les événements des huit dernières semaines marquent un redressement sérieux des forces chinoises. A Tokio on est inquiet, à Berlin on est mécontent, à Paris et à Londres les milieux nipponophiles reconnaissent l'importance des succès chinois. Les victoires de la Chine renforcent les positions des puissances de paix et affaiblissent le triangle Berlin-Rome-Tokio. Sans être décisives, dans le sens d'une défaite définitive du Japon, ces victoires signifient l'échec des plans stratégiques qui ont guidé jusqu'ici l'état-major japonais. Elles sont en même temps une leçon pour tous les peuples qui, un jour où l'autre, pourraient se trouver réduits à une situation semblable à celle de la Chine.

Les forces en présence

Les victoires chinoises sont d'autant plus admirables que le matériel chinois, surtout au début de la guerre, mais encore aujourd'hui, est loin d'égaliser celui de « l'invincible » armée japonaise. Il suffit de comparer l'armement d'une division chinoise (l'une des meilleures !) et d'une division japonaise :

	Divis. chin.	Divis. Japon.
Fusils	4.300	17.000
Mitrailleuses légères	72	436
Mitrail. lourdes..	24	148
Armes antichar ..	—	24
Canons de division	12	24

Inutile, par ailleurs, d'insister sur la supériorité de l'aviation japonaise.

Cependant, lors des dernières batailles, les Chinois ont pu utiliser déjà des armes les plus modernes, et quant à l'aviation chinoise elle s'est développée au point de pouvoir faire des incursions en territoire japonais: un raid sur Formose a permis par exemple aux Chinois de détruire dans cette île, arrachée à leur pays depuis 1895, des aérodromes japonais. D'ailleurs rien ne montre mieux l'efficacité de la défense antiaérienne de la Chine que le fait que depuis août 1937 les Japonais ont perdu 513 avions; chiffre qui se décompose de la façon suivante: avions abattus par les avions de chasse chinois : 216; avions descendus par l'artillerie antiaérienne, 52; avions détruits dans leurs aérodromes par des avions chinois: 130. Ces chiffres montrent également la force offensive de l'aviation chinoise.

En ce qui concerne les effectifs proprement dits, il convient de souligner la croissance énorme de l'armée japonaise entre 1937 et 1938: au début de la guerre les effectifs de l'armée japonaise se sont élevés à 380.000 hommes, dont 162.000 en garnison au Japon, 160.000 en Mandchourie, 40.000 en Corée et 18.000 dans la Chine du Nord. Le 1^{er} février 1938 les spécialistes les plus sérieux ont évalué le total des effectifs japonais à 1.200.000 hommes. Cela n'est point un signe de la force, mais bien de la faiblesse du Japon: le Japon a voulu faire en Chine une « petite » guerre de « courte durée »: dans l'esprit des initiateurs de l'alliance nippo-allemande la conquête de la Chine ne devait être qu'une étape préparatoire. La Chine a obligé le Japon à une guerre de longue durée, demandant l'enjeu de forces tellement importantes que le Japon risque d'être immobilisé sur les autres fronts où Hitler voudrait entraîner les dirigeants de Tokio.

Mais quelle que soit l'importance des effectifs du Japon, ceux de la Chine leur seront toujours supérieurs: les réserves humaines de la Chine sont inépuisables. L'armée régulière de la Chine atteint au moins un million d'hommes. Mais elle s'appuie sur tout le peuple chinois, tandis que les troupes japonaises, où qu'elles se trouvent, ne rencontrent que méfiance, haine, sabotage. Nous verrons encore comment l'armée chinoise utilise les immenses réserves que lui offre ainsi la population. Enfin, un facteur politique: l'armée chinoise tire sa force de la fusion entre l'armée du Kuomintang et l'ancienne Armée Rouge chinoise, commandée par le gé-



Dans les rues des villes chinoises, des journaux muraux rendent compte des derniers événements. Des Chinois y lisent avec passion les défaites des forces de l'impérialisme nippon dans le Chantoung.

néral Tchou-Dé, et sa puissance se développe chaque jour davantage à mesure que sont liquidés les généraux corrompus, vendus au Japon, qui autrefois empêchaient ou sabotaient la défense de la Chine contre l'envahisseur.

Dans ces conditions on comprend encore mieux les pertes subies par l'armée japonaise depuis le commencement de la guerre: elles ne s'élèvent à ni plus ni moins de 300.000 hommes blessés et tués. C'est-à-dire, la presque totalité des effectifs japonais au début de la guerre.

Le plan du Japon

Le plan de l'état-major japonais prévoyait les opérations suivantes: occupation de Tientsin et de Pékin comme bases d'opérations ultérieures dans le Nord. Poussée rapide vers la passe de Nankéou. Avance simultanée le long des trois principales voies ferrées: Tientsin-Poukéou (sur le Yangtsékiang), Pékin-Hankéou (également sur le Yangtsékiang), Pékin-Suiyuan (en passant par la passe de Nankéou, afin d'avancer vers Kalgan et Tatung, dans le Nord de la Chine). Ce plan, s'il avait été réalisé, aurait permis au Japon, de mettre la main sur les centres vitaux de la Chine. Il comportait cependant de sérieux inconvénients: en 1931, lors de l'occupation de la Mandchourie les Japonais purent concentrer leurs troupes et occuper des territoires entiers. Cette fois-ci, les Japonais avancent en flèche, s'exposant ainsi continuellement à des attaques de flanc d'autant plus dangereuses qu'au delà de la limite des centres conquis par le Japon, les Chinois restent maîtres chez eux.

La tactique chinoise

Les Chinois ont su admirablement mettre à profit ces faiblesses du plan japonais qui, pour cette raison, n'a été réalisé que d'une façon très fragmentaire. Si au début les Japonais ont pu occuper quelques-unes des plus grandes villes chinoises, et progresser assez loin le long des lignes Tientsin-Poukéou et Pékin-Hankéou, ils ont subi un échec très grave dans le Nord, sur la ligne Pékin-Suiyuan, dès septembre dernier. C'est là que, près de Kouanling, ils ont subi une première défaite, que même le *Militarwochenblatt* allemand fut obligée d'avouer. Pourquoi cette défaite? Parce que, dans cette région, les Japonais se heurtaient, pour la première



Les femmes ont aussi des rôles importants à jouer pour défendre la patrie. Elles ont organisé des équipes de soins médicaux, des équipes de transport, des équipes de ravitaillement, etc.

Les artistes ont aussi des rôles importants à jouer. Ils ont écrit des chansons patriotiques, ils ont joué des pièces de théâtre, ils ont organisé des spectacles, etc.



Les écrivains aussi se mêlent à l'action anti-japonaise. Voici un jeune écrivain prononçant un discours enflammé dans lequel il exposait que dans sa lutte contre le Japon, la Chine était, comme l'Espagne, à l'avant-garde de la civilisation mondiale.

fois, à la 8^e Armée du général Tchou-Dé, cette armée véritablement populaire qui, forte d'une longue expérience, employa, contre les Japonais une tactique nouvelle, en combinant les opérations de grand style avec la guérilla.

Cependant les Japonais continuaient leur avance, bien que difficilement, sur les autres fronts: d'un côté dans la province du Chantoung où, d'ailleurs, depuis que le gouvernement chinois eut fusillé le général félon Han Fou Tchou, ils rencontraient de grandes difficultés; de l'autre côté dans le centre où ils dominaient un carré formé des villes de Changhaï, Nankin, Wou-Hou et Hangtchéou. L'objectif poursuivi par le haut commandement japonais était le suivant: réaliser la jonction entre les troupes opérant dans le Chantoung et dans la vallée du Yangtsékiang, couper les lignes de communication servant au ravitaillement de l'armée chinoise (Celui-ci est assuré du côté méridional par le chemin de fer reliant le port britannique de Hong-Kong par Canton avec Hankéou, et, du côté Est, par une ligne conduisant à travers la province du Chensi vers l'Union Soviétique). Grâce à l'adresse des Chinois, aucun de ces objectifs n'a été atteint: les Japonais voulurent avancer le long du chemin de fer Tientsin-Poukéou afin de s'emparer de l'important centre stratégique qu'est la ville de Soutchéou, où se croisent une ligne ferroviaire conduisant vers le Midi et une autre, celle de Lunghaï, conduisant vers l'Est de la Chine. Mais avec 100.000 partisans chinois dans le dos, ils ne pouvaient guère progresser. Loin d'opérer la jonction désirée ils virent leurs propres lignes stratégiques coupées par les partisans chinois. Une seconde opération le long du Fleuve Jaune tendant à atteindre le même objectif, par un détour, se termina également par une défaite. A la suite de ces deux défaites, le général Tchen-Tchéng, chef du département politique du Conseil Militaire Chinois déclara: « Pas un seul soldat des divisions chinoises dans le Chansi ne s'est retiré au delà du Fleuve Jaune. Sur les 105 localités de la province, l'armée japonaise n'en a occupé que 30 le long du chemin de fer. La défense de la Chine a conduit à la transformation de l'Armée chinoise en une armée nationale, elle a conduit à l'unification politique du pays. L'armée chinoise passe à l'offensive et développe la guerre de partisans, afin d'attaquer les Japonais à l'arrière, afin de détruire l'ennemi ».

Des Chinois écoutent un orateur qui leur explique le sens de leur guerre défensive, et sa nécessité pour la liberté du monde.



A Hankéou...
pouvait voir...
Ce cu...
mobilit les b...
ne précise...
guerre c...

A Hankéou, au cours d'une grandiose manifestation, on pouvait voir les effigies de Sun-Yat-Sen, en tête du cortège. Ce culte public rendu au grand homme politique qui a établi les bases sociales de la Chine moderne, donne une idée précise de la signification que les Chinois donnent à la guerre contre le Japon.



Ci-dessus : Dans toute la Chine, la population manifeste contre le Japon. Dans certaines villes, comme Hankéou, ces manifestations groupent des centaines de milliers de manifestants. Elle montrent la conscience nationale unissant toutes les couches de la population chinoise contre le fascisme envahisseur.

A droite : Des artistes ont orné les socles des statues de peintures montrant toute l'horreur de la guerre impérialiste menée par le Japon.



Le général disait vrai. Non contents des deux défaites, les Japonais revinrent sur leur première tactique en attaquant le long du chemin de fer. Cette fois-ci ce fut la débâcle. Dans la région de Taierhtchouang les troupes chinoises (treize divisions, soit 175.000 soldats) passaient à la contre-offensive, encerclaient trois régiments japonais, capturaient de nombreux tanks (les Japonais étaient très gênés par le manque d'essence), mettaient 20.000 à 30.000 Japonais en fuite. Les avions chinois entraient en action, empêchaient l'arrivée de renforts et harcelaient partout les troupes japonaises. Inutile de dire que l'armée chinoise exploitait à fond ce succès, de sorte qu'aujourd'hui les positions japonaises le long du chemin de fer Tientsin Poukéou, qui devait être en quelque sorte l'épine dorsale de l'armée japonaise dans son avance vers le Midi, se trouvent sérieusement compromises.

Les grands succès des partisans chinois

L'épopée des partisans chinois reste à écrire. L'esprit de sacrifice de ceux qui composent leurs colonnes n'a pas d'égal. La participation des femmes à ces luttes constitue un chapitre à part. Signalons ici seulement l'un des plus brillants exploits des partisans chinois : Il y a quelque temps, des paysans chinois, groupés dans le détachement de partisans « La lance rouge », ont tué le général Kenji Doihara, un des agents les plus dangereux de l'impérialisme japonais en Chine. Ces paysans n'étaient armés que de lances de bambou durcies au feu. Les Japonais venaient d'occuper le district de Poai la patrie de ces paysans. Les Chinois trompant les envahisseurs avaient d'abord affirmé leur loyauté et leur volonté d'aider les Japonais. Mais il ne se passait pas de nuit sans que les troupes japonaises eussent à subir des pertes.

(Voir la suite page 20.)

Dans les cortèges de manifestants, la jeunesse chinoise défile, vivant témoignage de ce que sera la Chine de demain.

1^{er} MAI : vive l'unité !



Casqués et vêtus de cuir, les motocyclistes ouvraient le cortège.



L'immense foule, massée sur la pelouse du Bois de Vincennes, écoute les discours.



A la tribune, pendant le discours de Henri Raynaud, secrétaire général de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne; de gauche à droite, les délégués de l'Espagne Républicaine, et Marcel Cachin, Marcel Giffon, Léon Jouhaux, Bonte, Cogniot et Tollet.



Pendant des heures, boulevard Soult et avenue Daumesnil, les deux cortèges, fleuris de drapeaux rouges défilèrent entre deux haies compactes de manifestants.

A travers toute la France, de Marseille à Metz, de Rouen à Toulouse, la journée du 1^{er} Mai a été l'affirmation puissante, claire, unanime, de l'unité vivante du monde du travail. En masses profondes, les travailleurs parisiens se sont rendus, en deux cortèges imposants, aux bois de Vincennes où ils acclamèrent le discours du secrétaire général de la C.G.T., Léon Jouhaux, d'Henri Raynaud, secrétaire général de l'Union des Syndicats de la R.P., et de Pretel, de l'U.G.T., au nom de la délégation espagnole. En ce 1^{er} Mai vibrant, la manifestation parisienne aussi bien que les multiples rassemblements de la province, témoignèrent de la force magnifique de cette C. G. T. forte de 5 millions de membres. Elles se déroulèrent sous un double signe: la volonté populaire de voir respecter les lois sociales, appliquer le programme du Front populaire, châtier les factieux — la solidarité fraternelle à l'égard du peuple espagnol héroïque, sacrifié par l'odieuse « non intervention » à sens unique. « Ouvrez la frontière! »: d'un bout à l'autre du pays, ce cri, poussé par des dizaines de milliers d'hommes, signifie que notre peuple veut une aide effective à l'Espagne républicaine, dont la victoire sera la victoire de la paix.



Un groupement, parmi tant d'autres; les employés des Galeries Lafayette.



A droite: La F. S. G. T. avait organisé une manifestation sportive. Un athlète exécute un mouvement aux barres parallèles.



Quelques gracieuses jeunes filles de la Fédération Musicale Populaire, qui anima la manifestation.



La délégation espagnole qui fut acclamée. Pretel, de l'U. G. T., Prietto de la C. N. T., Lamoneda, du Parti socialiste et Béga du Parti communiste.



La colonie enfantine des Petits Réfugiés Espagnols du Syndicat des Métayers de la Région Parisienne.



A gauche, une vue du cortège. A droite, sur la pelouse de Vincennes, où se réunirent les deux cortèges, on remarque le grand panneau de l'Union des Syndicats de la Région Parisienne, symbolisant l'union des travailleurs.

I

L'été, portait le mortier sur son échine, montait dans des échelles qui n'en finissaient pas; il portait aussi la hotte, aux vendanges, sciait du bois, chez le monde, l'hiver, remplaçait le facteur, à la poste, quand le facteur « prenait son jour ». Mais on aurait pu demander à vingt personnes honorables et de bonne foi, et aussi à vingt drôles s'en allant à l'école : « Qu'est-ce qu'il fait, de son métier, Canon? » les quarante auraient répondu : « Il retire les seaux tombés au fond des puits. »

C'était sa spécialité, à Canon. Un grand, sec comme le vent du nord. Rouge de goule, de poil et de chaussettes — Canon portait toujours des chaussettes écarlates — fort comme un tonnerre et l'air pas commode : un sale coup d'œil sous la visière, grasseuse, comme il se doit, de sa casquette à fond jaune. Mais un homme de service, quand même, qui n'aurait pas dit à un drôle : « Tu as menti. » Et un homme, de surcroît, battu par sa femme, une femme ne valant pas tripette et qu'il appelait, on ne savait pourquoi, la marquise. Battu comme plâtre, bonnes gens! Mais là n'est pas la question, pour le moment du moins.

Canon ne manquait pas d'ouvrage, dieu merci! Dans ce patelin où jamais de mémoire d'homme on n'entendit parler d'adduction d'eau, ni de pompe, ni rien d'approchant. Des puits, des puits à toit de zinc et à margelle, partout, sur la place de la Mairie, sur la place de l'Eglise, sur le Champ de Foire, dans les rues, venelles, coins et racoins. Des puits de 60, 80 pieds et plus, s'il vous plaît, la localité étant juchée sur une butte, au milieu de la plaine, comme deux liards de beurre dans un plat à frire.

Et toujours quelques seilles — seilles de bois, seilles de tôle — chues au fond, à cause d'une corde cassant, vieille comme les chemins, à cause d'un crochet fichu comme l'as de pique, à cause d'une drolière pensant à son galant soldat dans les dragons ou d'une laveuse de lessive disant pis que pendre des autres : « Bourrique de bourrique! L'ustensile est au fin fond! »

On n'essayait point de le retirer. D'abord, personne n'aurait réussi. Personne ne pouvait faire ce que faisait Canon. A la galopée, les drôles allaient le « qu'ri » à son chantier, dans le faubourg, ou en train de décharger des tuiles, à la gare, pour le couvreur, ou de scier des rondins d'ormeau, chez le notaire, ou de boire chopine au bureau de tabac. Canon se relevait, serrait d'un cran son ancien ceinturon de zouave — Canon n'avait pas été artiller, comme on serait en droit de le penser et comme il était logique qu'il le fût, mais tambour dans les zouaves, tout simplement — donc, Canon serrait sur sa chétive culotte son ceinturon à plaque de cuivre, changeait de place trois fois, sur son crâne de « jau bouilli », sa casquette minable, et prononçait invariablement :

« J'y irai dimanche. »
Quel que fût le jour de l'accident, Canon ne travaillait à ses seaux, « bues », brocs, seilles, arrosoirs et autres « vaisseaux » restés au fond des abîmes que le dimanche. Cent francs à gagner ou une couple de bouteilles de Saumur à boire ne l'eussent point fait transgresser son règlement. Toujours le dimanche — à titre de réclame et de publicité, disaient les mauvaises langues — à l'heure où, la messe finie, les femmes sortaient de l'église, vêtues de leurs capots de drap noir, bordé de velours; où les hommes, venus acheter un paquet de tabac, causaient des élections sur le seuil de l'auberge.

A grands coups de ses grandes pattes d'araignée, le jabot en « livret de caisse d'épargne », Canon arrivait, charriant son matériel : un « chat », sorte de hameçon énorme, à quatre branches, un hameçon à pêcher des baléines, puis une corde enroulée à son épaule pointue. Il considérait le puits, de son œil en chanfrein, chassait les drôles, serrait son ceinturon, changeait de place, trois fois, sur son crâne couleur brique, sa casquette à fond jaune, et commençait les opérations. La corde attachée au treuil (qu'il appelait un « travouille ») et dûment déroulée, avec, au bout, le gros hameçon à quatre branches, il se penchait, se cassait en deux, plutôt, ses sabots quittés, disparaissait lui-même dans le trou, pour ainsi dire : la tête, les bras, le corps, long comme une gaulle à battre les noyers, les pattes d'araignée, tout, tout sauf les pieds entor-

tillés tels ceux de l'homme-serpent aux montants du treuil. On ne voyait plus, de Canon travaillant, que les chaussettes rouges. Les drôles et les drolières s'assemblaient autour du puits.

— Il sait dire les mots, Canon, disaient les drôles.

Des mots? Comme « Am stram gram » ou « Uni unel, des pois cornus, des fèves nouvelles »? Pensez-vous! Canon ne disait pas de mots, seulement, il savait donner le tour de bras. Et plus il se penchait dans le trou, plus il s'approchait du fond, lui-même, mieux il travaillait...

Un silence passait sur les spectateurs. Trois minutes, cinq minutes, jamais plus. Canon se désentortillait les pieds et les longues jambes devant et le reste suivant, revenait à la lumière du jour. Il reprérait ses sabots, sa casquette, tournait la manivelle, doucement, d'abord, comme une mariée qu'on mène à la messe,

chez Canon, chez la Boutuche, la femme était battue.

— C'est-y donc toi, ma pauvre vieille? cria Canon, la tête dans le trou. Attends une minute, va, ça va pas être long.

Mais les travaux semblaient laborieux, cette fois, et l'entreprise difficile. On entendait bien Canon, attaché par les pieds aux montants de fer, grogner des choses, loin, en bas, mais on n'avait aucune nouvelle de la marquise. M. le maire, impatient, piétinait, avec les autres, dans la venelle Trompe-Souris... Dix minutes, un quart d'heure, quasiment. Canon reparut, tout seul, sans résultat aucun, assurant qu'il n'avait jamais vu une femme aussi bête, n'entendant ni à hue ni à dia, ne sachant point s'aider de ses pattes et ne parlant pas plus, là-dedans, du derrière que du devant.

Il cracha, découragé. Mais le corps en deux, à nouveau, sur la pierre, les mains

— Célestin! implora une voix venant des profondeurs.

Célestin, ricanant et grimaçant, continua à redescendre son fardeau, avec la ferme intention de le remettre là où il l'avait pris.

— Canon! intervint sévèrement M. le Maire, je vous ordonne de remonter cette femme... Vous n'avez pas le droit...

Mais Canon reniflait, protestait, répondait que, maître de son industrie et de son monopole (il disait monopole), il avait le droit, justement, sauf le respect qu'il devait à M. le Maire, de rejeter les seaux, seilles, « bues », brocs et autres vaisseaux et ustensiles ne lui étant d'aucun profit.

— On vous paiera, Canon, dit encore M. le maire.

— Célestin! reprenait la voix, tout en bas, à 80 pieds au moins.

— Y a pas de Célestin, ricana encore Canon triomphant et maître des choses. Y a pas de paiement. Y a pas de ci, y a pas de là, J'connais qu'un patron, « icite », c'est moi.

Il ne disait pas c'est moé, ainsi qu'il en avait la coutume; il disait maintenant c'est moi, comme les personnes possédant de l'instruction.

M. le maire se désespérait, ne sachant à quel saint se vouer, mais tous et toutes — même et y compris ceux qui, tantôt, allaient objectant que la marquise ne va-

C

UN CONTE INÉDIT
de
Georges DAVID

A N O N

disait-il, puis il accélérât, et le seau, bavant, trop plein, revenait aussi à la lumière du jour.

— C'est quarante sous, disait Canon au propriétaire de la seille.

En cas de contestation ou d'haricotages, Canon ne faisait ni une ni deux : il rejetait le seau dans le puits et s'en allait vers d'autres travaux. Mais on n'haricotait point, généralement. Le prix était le prix. On ne contestait point le tarif de Canon, citoyen rendant service à la communauté.

— C'est un homme d'utilité publique, déclarait M. le maire.

Je crois bien, cela est sûr et certain, que Célestin Canon était un homme d'utilité publique. Ne retira-t-il point, une fois, du puits du champ de foire, la chèvre à la mère Gibault et, une autre fois, encore, d'un autre puits, le drôle à Boutuche. C'est la pure vérité : une chèvre, un drôle... Mais Canon fit mieux, un jour, tout le monde vous le dira.

Un tantôt de métives, en pleine marianne, par une chaleur à crever, un bruit courut, réveillant tout le monde, du bureau de tabac à l'auberge du « Coq d'Or » et du « Coq d'Or » à l'estaminet de la gare : la femme à Canon venait de tomber dans le puits de la venelle Trompe-Souris, où elle lavait la lessive. Les uns opinèrent : « C'est malheureux, c'est bien malheureux des accidents comme ça! » D'autres — le plus grand nombre — prétendaient que c'était pain bénit, que « la marquise » n'en valait pas deux et qu'elle avait assez battu, secoué et rebattu son homme.

A tout hasard, quand même, les drôles coururent chercher Canon qui travaillait au diable, dans le faubourg, avec les maçons. Et M. le maire cria aux drôles :

— Vous ne direz pas que c'est sa femme, la marquise, qui est tombée dans le puits de la venelle Trompe-Souris, il ne viendrait pas. Vous direz que c'est la Boutin, la marchande de sardines.

M. le maire raisonnait en homme de bon sens et de jugement. Il valait mieux, en effet, dire que c'était la Boutin, la marchande de sardines, appelée aussi la Boutuche.

Mis au courant de ce qu'on attendait de lui, Canon, qui faisait marianne, releva sa culotte rapiécée, serra son ceinturon de zouave à plaque de cuivre :

— Bon, j'y irai dimanche, fit-il.

Mais M. le maire et d'autres personnes de qualité vinrent lui représenter qu'on était au jeudi et que, pour un tas de raisons, dimanche serait trop tard. La Boutuche trouverait joliment le temps long dans son puits... Canon, se décidant, alla « qu'ri » ses affaires et se rendit, au milieu d'un grand concours de population, à la venelle Trompe-Souris. Canon professait une certaine estime pour la Boutuche, la marchande de sardines, que ce soûlard de Boutin rabâtait à grandes journées. Une femme qui n'avait pas besoin de sortir dehors, elle aussi, pour voir le mauvais temps. A l'encontre de



ILLUSTRATION de Marcel TILLARD

noires en cornet sous la moustache queue de bœuf, il demanda à la Boutuche si elle voulait, oui ou non, sortir de son trou et passer ses fesses dans le nœud coulant. Puis il tourna la manivelle, sentit un poids. Ça y était. Ce n'était pas malheureux!

— Ça y est, fit la population, soulagée. Et voici que, la corde couvrant maintenant la moitié du treuil et l'ouvrier, donc, à moitié de son labeur, Canon s'arrêta, soudain, raide, en bois, quasiment : la Boutuche, revenant de faire sa tournée de sardines en campagne, avec son âne, et s'intéressant aux événements, regardait, là, derrière les autres.

— C'est pas la Boutuche qu'est dans le puits, s'écria Canon, c'est pas la Boutuche!

Pris d'un doute, il fit machine en arrière, commença à descendre la corde.

fait pas grande monnaie et que la perte ne serait pas conséquente si la dame restait au fond — tous et toutes, dis-je, dans la venelle Trompe-Souris, priant et suppliant, et insistant, et gémissant, Canon finit par céder.

Seulement, il posa, à voix haute et intelligible, afin que nul n'en ignorât, cette condition : qu'il voulait et prétendait que la marquise lui signât, séance tenante, en sortant de son puits, un papier certifiant qu'elle ne le battrait plus et que, dorénavant et à l'avenir, elle lui f... la paix.

— C'est entendu, Canon, promit M. le maire.

— C'est entendu, promit le cœur de la population.

— C'est entendu, confirma la voix humble et souterraine.

(Suite page 20.)

POUR
UN CLIMAT
DE VIE

NATALITE

par Louise DESORMAIS

NATALITE en baisse... De 750.000 en 1930, le chiffre des naissances en France tombe à 630.000 en 1936. Pour une fois, ne chicanons par les statistiques; quoi qu'elles aient toujours de fragile, il s'agit là d'un fait patent, contrôlable: on naît de moins en moins.

...Et dans les autres pays ? Il me semble qu'à la limite au seul terrain national, on risque de fausser la question.

Entrons dans une bibliothèque quelque peu spécialisée, nous trouverons au titre « natalité » une abondante littérature, émanant des grandes capitales européennes; en différentes langues, ce sont à peu près les mêmes titres, exprimant la même inquiétude; nous trouverons même des ouvrages d'une portée plus générale: « Le souci de l'Europe », « Les causes de la dénatalité dans le monde civilisé européen », etc.

A cette situation générale, il doit y avoir des causes générales: Comment ne pas songer d'abord, aux difficultés, aux inquiétudes, aux convulsions qui secouent notre continent, et que résumant ces deux mots: la Crise.

J'ai tenu à préciser ce point, pour indiquer de suite que je ne crois pas beaucoup aux petits remèdes. En pareille matière, chacun à sa marotte: l'un voudrait supprimer le divorce, cause à ses yeux de tout le mal; l'autre brandit un système de sursalaires infaillible; le troisième vitupère le travail de la femme.

Il n'y a pas à l'ombre d'une solution, l'expérience d'autres pays l'a démontré. Or, de cette expérience, nous devons faire notre profit, car la natalité, problème européen, problème ethnique, est aussi un problème national.

Une nation exagérément appauvrie en ressources humaines ne peut espérer vivre dans le monde animé de convoitises qui est le nôtre; cette considération brutale n'a rien d'agréable, elle est peu flatteuse pour l'espèce, mais les circonstances sont telles qu'on ne peut en faire abstraction sans nier la réalité.

Au surplus, une civilisation ne saurait prospérer ni même se maintenir, sans un renouvellement constant d'énergies, sans un apport d'éléments jeunes en nombre suffisant.

...Encore faut-il que certaines conditions essentielles soient réalisées: serait-il raisonnable de critiquer des gens qui, n'étant pas certains de pouvoir les élever, hésitent à mettre des enfants au monde ?

Auons-le, nous ne nous sentons, ni les uns ni les autres, très sûrs du lendemain; il y a toujours des chômeurs, nous ne savons plus très bien ce que vaut notre argent et, par ces temps de vie chère, l'expression « faire des économies » est disparue du vocabulaire. L'artisan, le petit commerçant obligé de faire face à un imprévu, accident, maladie, opération, contemple avec terreur le trou creusé dans son budget et ne sait comment le combler. Le travailleur salarié a réussi à obtenir quelques garanties sociales, d'ailleurs encore insuffisantes, mais il reste à la merci d'un chômage partiel ou total, toujours possible.

Comment, dès lors, envisager d'assumer des charges nouvelles ?

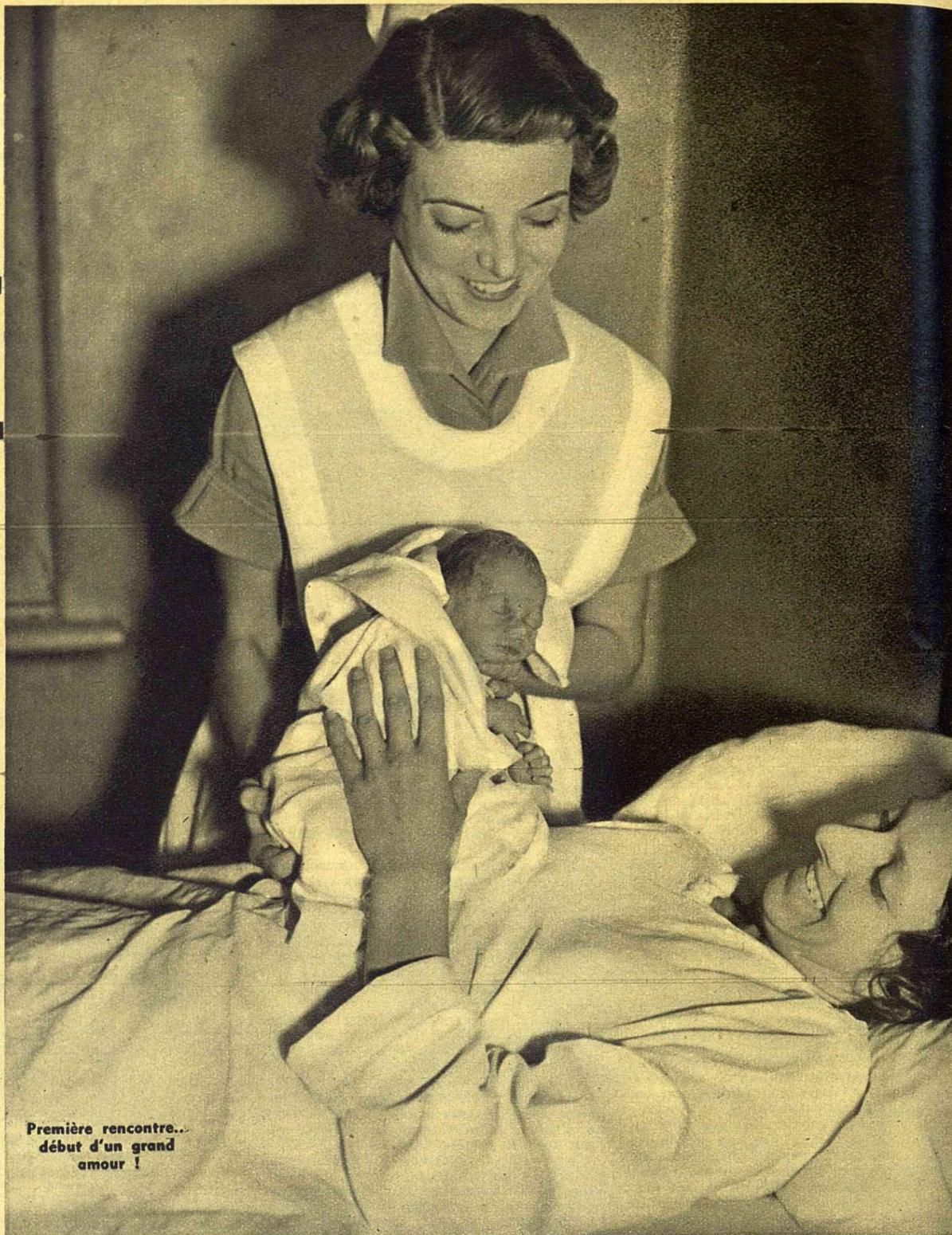
Et pas seulement des charges ! Une responsabilité empreinte de tendre souci. Des enfants ? mais oui, il y a des gens qui voudraient avoir des enfants; à condition de pouvoir en faire des êtres heureux, et de cela ils ne sont pas sûrs.

On ne s'est pas fait faute d'invoquer l'influence du travail féminin sur ce que nos bons apôtres dénomment « la désagrégation de la famille française ».

D'abord, si la femme travaille, c'est le plus souvent par nécessité. Ne le ferait-elle que par goût, ce serait encore son droit: qu'est-ce que le bonheur, après tout, sinon la possibilité d'exercer et de développer toutes ses facultés ?

Il est vrai que, d'être mêlée davantage à la vie sociale a rendu la femme plus exigeante. On ne peut plus lui cacher si aisément que la société fait peu pour elle sans que la société périrait.

On a longuement décrit les joies de la maternité: elle est la source de bonheurs profonds, c'est vrai. Mais l'on se montre infiniment plus réticent lorsqu'il s'agit de mesurer à sa juste valeur le dévouement de tous les instants qu'exige l'élevage de l'enfant lorsque la mère n'a aucune aide. Une meilleure organisation so-



Première rencontre...
début d'un grand
amour !

ciale allégerait grandement sa tâche, les femmes s'en rendent compte; oserait-on leur en faire grief ?

Beaucoup parmi elles, pourtant, ouvrières, employées, institutrices, femmes appartenant aux professions libérales ont des enfants, plusieurs enfants. Mais il n'en reste pas moins que, dans l'état actuel des choses, travail et maternité conjugués, constituent une charge très lourde.

Répetons-le, il ne s'agit pas là d'une fatalité: que la mère qui travaille puisse confier son enfant à une crèche, à un jardin d'enfants, à une école proches de son domicile, elle partira ensuite l'esprit tranquille, et sera toute joyeuse d'être accueillie par un sourire, le soir à son retour.

— Car la vie d'une femme n'est pas complète sans l'enfant.

On nous parle sans cesse de la femme au foyer comme d'un idéal. Ceux qui le préconisent ont-ils examiné ce qu'est trop souvent ce foyer ?

Un logement exigü sans air et sans commodités, qui parfois devient le théâtre d'un drame: « un bébé meurt ébouillanté », « un enfant tombe dans le foyer pendant l'absence de sa mère et meurt carbonisé »...

Car une femme « qui ne travaille pas » est tout de même obligée de s'absenter parfois, sans pouvoir s'encombrer de son enfant: si elle va chercher de l'eau par exemple... Tout le monde ne peut pas s'offrir les H. B. M. !

Quant à celles, moins défavorisées, qui vivent dans des conditions plus humaines, mais restent confinées entre la cuisine et les raccommodes, quelles éducatrices seront-elles, et est-ce que cela aussi n'a pas une importance ?

La natalité a baissé, en moyenne, d'environ 20.000 naissances par an au cours de ces dernières années.

Bien que la mortalité infantile soit un peu en régression, il meurt cependant encore 68.000 enfants en bas-âge tous les ans. Ne voit-on pas immédiatement que l'on pourrait trouver dans la suppression de ce fléau, une compensation de taille...

De quoi ils meurent ? Ce sont pour beaucoup des débiles qui ont souffert dès avant leur naissance, car une femme enceinte a besoin de bon air, de bonne nourriture; elle a besoin de vivre sans souci, et cet enfant à venir ne lui est déjà qu'un souci de plus.

Ils meurent d'entérite, parce qu'une femme privée ne peut pas être une bonne nourrice, que les laits de remplacement coûtent cher, que nous n'avons pas assez d'assistantes sociales pour apprendre aux femmes leur métier de mères.

Ils meurent de la tuberculose, qui exerce des ravages cruels dans les quartiers de taudis; d'épidémies de toutes sortes auxquelles ils offrent une proie facile.

Pour relever notre natalité, j'ai encore entendu proposer ceci: imposer à la mère le retour au foyer, mais comme le couple sans enfant continuerait à totaliser 80 heures de travail par semaine, on « tolérerait » au père de famille la semaine de 48 heures...

Vous voyez d'ici la ficelle !

Je crois que cette solution ingénieuse définit assez bien la voie dans laquelle il ne faut à aucun prix s'engager. C'est une politique de progrès social, et non de régression, qui peut relever notre natalité.

Démolir les taudis, bâtir beaucoup de logements sains et réellement à bon marché, assurer à la femme comme à l'homme des salaires suffisants, maîtriser la spéculation et enrayer la vie chère, dépister et soigner la maladie, favoriser l'établissement des couples jeunes, voilà qui, dès avant sa naissance protégerait efficacement l'enfant.

Et puis encore, admettre que la grossesse, l'accouchement sont des charges sociales, organiser la maternité par la création d'établissements d'enfants convenablement installés et en nombre suffisant...

Alors, on aura fait beaucoup pour sauver les 68.000 petits moribonds qui disparaissent chaque année. Et plus encore, parce qu'on aura créé un climat favorable à la vie, la vie reflourira.

Quand tout l'effort du monde est dirigé vers les œuvres de mort, faut-il donc s'étonner de voir les berceaux vides ?

QUAND LES STATUETTES FONT DU CINÉMA

C'EST le mariage du redoutable Weidmann d'autrefois — Monsieur Barbe Bleue. Pas le premier mariage, le septième. Mais cette fois, l'épouse est si belle que personne dans le village ne peut cacher son admiration :

« Ah ! » s'exclament les chevaliers.
« Ah ! » chuchotent les belles dames.
« Ah ! » approuvent les paysans et les paysannes, et,
« Ah ! » s'écrient les petites filles accourues pour joncher de fleurs le chemin de l'illustre couple.

Pour un régisseur ordinaire de cinéma cet « ah ! » ne représente aucune difficulté ; il n'a qu'à donner le signe à ses 300 artistes et, aussitôt, ils ouvriront leurs bouches pour proférer cet « ah ! » demandé. Mais pensez, je vous en prie, au nouveau film de marionnettes Barbe Bleue que le sculpteur RENÉ BERTRAND vient de réaliser grâce à l'infatigable JEAN PAINLEVÉ. Pensez-y et vous m'en donnerez des nouvelles.

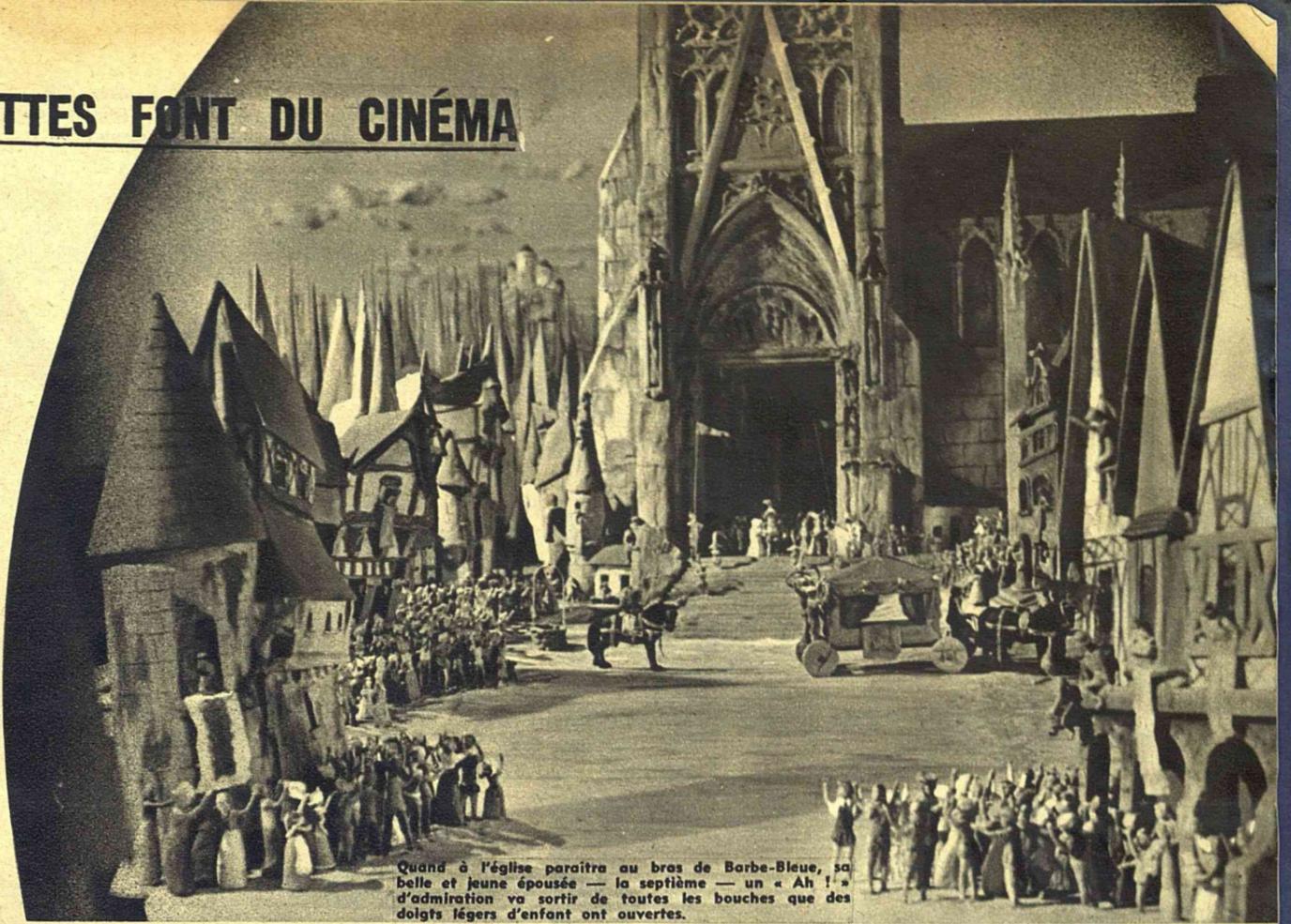
Car ici, il faut faire dire « ah ! » à 300 petites statuettes qui ne peuvent pas bouger elles-mêmes et auxquelles il faut ouvrir la bouche pour que l'image corresponde parfaitement au son produit par le haut-parleur.

Vraiment, je ne sais pas ce que M. Bertrand aurait fait s'il n'avait pas eu ses enfants. Mais, heureusement, il y a MICHEL, NICOLE et JEAN-LOUIS qui, lorsque papa donne le signe, accourent bien vite pour ouvrir soigneusement les 300 bouches avec leurs petites mains habiles. Clic : l'image est prise. Et Michel, Nicole et Jean-Louis se précipitent de nouveau pour fermer les bouches aux 300 petits dames et messieurs. Clac : une autre image.

C'est-à-dire, on est loin d'avancer aussi vite que ça, car, outre sa bouche, chacune de ces petites personnes a encore ses deux bras, ses deux jambes, son cou... Tout cela, il faut le déplacer et le modifier AVANT CHAQUE PRISE DE VUE. Et combien il y a de prises de vue ! 20 images ne donnent pas encore UNE seconde de projection. Vous comprenez qu'il y a du travail dans ce nouveau film et que, bien souvent, pour réaliser un bout de film passant en un tournemain, on a perdu une journée entière.

La technique bien connue du dessin animé est tout à fait différente de cette nouvelle technique de René Bertrand, car on emploie pour tourner, par exemple, les silly symphonies, une série de cartons faits à l'avance qui se succèdent dans un ordre donné — ce qui d'ailleurs permet toujours, en cas de faute, de refilmer les cartons à partir de l'endroit voulu. Mais ici, il n'en est pas de même. On fait le modelage sur place, dans le champ de l'appareil de prise de vue, de tout ce qui doit être animé à la projection. On ne garde donc aucun témoin des poses successives et ne pouvant reprendre exactement aucun geste, on devrait recommencer la mauvaise scène depuis le début.

D'autre part, cette méthode nouvelle qui pour être mise en œuvre, demande tant de patience et tant de travail minutieux, donne des résultats bien supérieurs à l'arbitraire du dessin animé. C'est vraiment le geste réel, le geste en trois dimensions qu'on obtient grâce au nouveau procédé. Car, en somme, comment se fait-il que même les films ordinaires « non-plastiques » donnent une



Quand à l'église paraîtra au bras de Barbe-Bleue, sa belle et jeune épouse — la septième — un « Ah ! » d'admiration va sortir de toutes les bouches que des doigts légers d'enfant ont ouvertes.

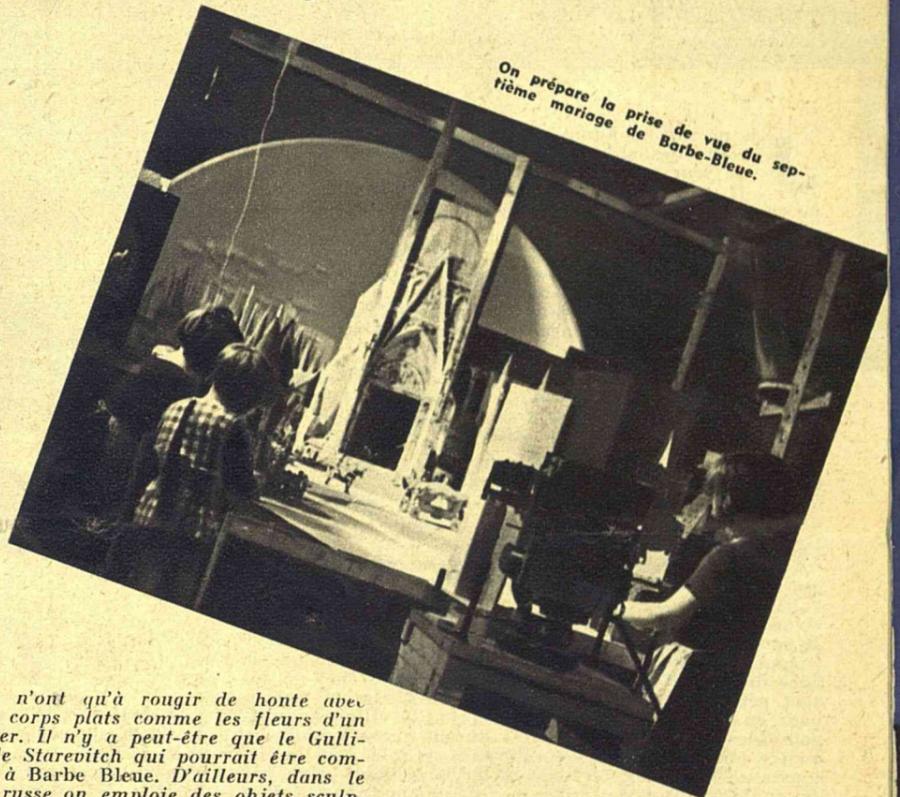
BARBE-BLEUE se marie pour la septième fois

certaine impression de plastique, sans qu'on doive s'armer pour cela de lunettes multicolores ?

Vous savez sans doute que dans la vie quotidienne vous apercevez les perspectives grâce à vos deux yeux avec lesquels vous pouvez prendre deux « prises de vues » si j'ose dire, en même temps. Or, les méthodes du film plastique, comme celle de Lumière, vous permettent, à l'aide d'un « truc » que je ne veux pas expliquer ici d'apercevoir également deux images légèrement différentes l'une de l'autre en même temps.

Mais une certaine impression plastique peut aussi être atteinte lorsqu'on ne voit qu'une image, mais de différents endroits. Fermez un œil et regardez fixement un objet : il paraît plat. Bougez maintenant un peu et l'objet reprend sa « profondeur ». C'est pourquoi, dans certaines scènes, la caméra ne reste pas immobile, mais se déplace. C'est le fameux « travelling », un des secrets des caméramen.

Mais revenons à Barbe Bleue. Maintenant, vous réalisez ce que veut dire que RENÉ BERTRAND ait pu faire du travelling dans un studio en miniature avec tous les trucs d'éclairage des vrais studios et encore quelques autres. Mickey et Blanche-



neige n'ont qu'à rougir de honte avec leurs corps plats comme les fleurs d'un herbier. Il n'y a peut-être que le Gulliver de Starevitch qui pourrait être comparé à Barbe Bleue. D'ailleurs, dans le film russe on emploie des objets sculptés à l'avance et substitués les uns aux autres dans le champ de la caméra avant la prise de vue de chaque image.

La technique, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Il faut qu'elle soit secondée par le goût, par le tact et — par le savoir de l'artiste. Même si nous laissons de côté la valeur artistique des petites marionnettes, la finesse et la minutie apportées aux moindres détails des décors, il nous reste à admirer qu'on ait pu réussir à assurer les mouvements naturels des marionnettes.

En effet, il est extrêmement difficile de décomposer un mouvement en plusieurs phases. L'autre jour quand j'ai appris par la T.S.F. les décrets du duc concernant l'introduction du pas de l'oise dans l'armée italienne : « Levez la jambe droite jusqu'à ce que la pointe du pied se trouve à 65 centimètres du sol, laissez-la un instant dans cette position, baissez ensuite la jambe, etc., etc. », — eh ! bien, quand j'ai entendu cette description d'un

mouvement qui pourtant n'est décomposé qu'en très peu de phases, j'ai pensé : « Pauvre type qui a dû rédiger ça ! » Et maintenant rappelez-vous que pour voir un mouvement continu, l'œil humain doit apercevoir au moins 18 images par seconde. C'est donc en 18 phases que doit être décomposé dans un film un mouvement qui dure une seconde !

Seulement, depuis l'invention du ralenti, nous avons pu étudier d'une manière exacte la décomposition des mouvements, s'agisse-t-il de la simple marche d'un homme ou de l'écllosion d'une fleur. Aidé par des documents de Marey qu'il possède, RENÉ BERTRAND a dû posséder une complète connaissance des plus fins détails pour obtenir un maximum d'exactitude.

Mais vous en jugerez vous-même, dès que vous verrez ce film dont les paroles sont de JEAN-VINCENT BRECHIGNAC et la musique de MAURICE JAUBERT.

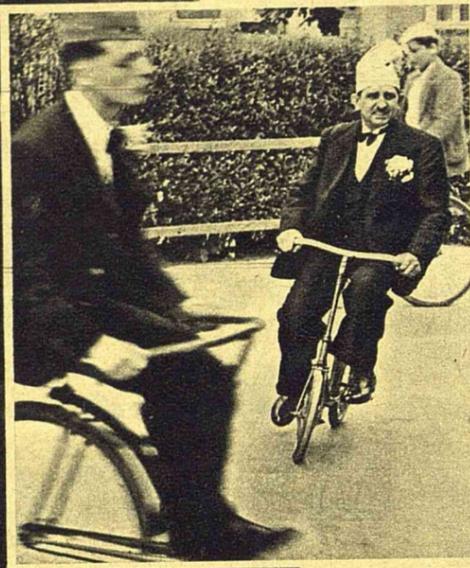
W. FRITSCH.



La malheureuse épouse va subir le sort des autres femmes de Barbe-Bleue, quand ses frères arrivent à son secours et tuent le mari sanguinaire.



« Poussez, poussez l'escarpolette ». Véronique a régularisé ses amours.



Noce

JE ne sais si Adam et Eve réussirent avec le concours des animaux du Paradis Terrestre à faire de leur première union une cérémonie nuptiale. Il est cependant évident que la consommation de la pomme interdite fut à l'origine des premières agapes nuptiales.

Quoiqu'il en fut, leurs descendants ne devaient pas tarder à embellir de rites solennels un acte naturel pour lequel les animaux semblent faire moins d'histoires. Et c'est ainsi que devait naître la tradition des « noces » sans laquelle nul mariage ne devait désormais avoir droit à quelque considération.

Il est curieux de constater que cette tradition, loin de s'atténuer, avec l'accélération des époques successives, s'est développée en importance et en diversité, selon les races, les religions, les superstitions et les régimes.

En certaines contrées, la cérémonie s'accompagne d'un enlèvement symbolique, ou bien elle est précédée de quelque initiation magique. Dans tous les cas, elle comporte une affluence de cadeaux dont on remercie les donateurs par un banquet suivi de danses.

La province française sait encore accorder aux mariages une certaine importance locale. Outre la famille, les voisins y collaborent, dressant au seuil des foyers maternels des arbres de roses et de guirlandes en papier ; la musique municipale, voire la clique des pompiers y venant donner une aubade ; dans les petits villages, la noce déambule le soir en chantant dans les rues où fusent pétards et flammes de bengale. Ailleurs la promenade en fiacre autour des remparts de la ville est indispensable. Parfois les festivités durent jusqu'à trois ou quatre jours, les parents étant venus de loin pour la circonstance et devant être récompensés de leur peine par des indigestions et des crises de foie qui marqueront d'un épisode inoubliable l'histoire familiale.

A Paris, des gens vivent confortablement du mariage des autres comme il en est tirant leur profit des enterrements.

Publiez des bans à la mairie : vous recevrez trois jours après un abondant courrier concernant l'organisation des loisirs nuptiaux. Vous y découvrirez des prospectus, des tarifs, de véritables catalogues bien illustrés où votre bourse tranchera aisément l'embarras du choix.

C'est pourquoi l'on voit chaque jour traversant sagement les artères de la cité la noce pratique, n'encombrant pas la circulation, standard certes, mais plaisante au regard et toujours réjouie.

Que le mariage soit ainsi transformé en partie de rigolade témoigne sans doute d'un inconscient désir d'épargner aux nouveaux époux la trop grande émotion de l'instant décisif.

Or, si l'ingéniosité de certaines entreprises a retiré de la fête tout imprévu, soyez sûrs pourtant qu'un trio de personnages comme en comporte toutes les noces, se chargera du reste.

Constatez-le, il y a toujours un quelconque Gaston ami du marié et promu à la charge de garçon d'honneur, pour savoir comme pas un — du moins le croit-il — imiter Maurice Chevalier, en racontant une bien bonne dans l'oreille des demoiselles, sortir au bon moment de sa poche chesterfields et cigares gros comme deux doigts et énvirer la vieille grand-mère.

Et le cousin Jules, le connaissez-vous ? Il est un tantinet égrillard, peloteur et faiseur de calembours. Pour un rien il met son chapeau de travers, fait une grimace, tutoie les serveurs ou débute un monologue épicé.

Enfin il est bien rare de ne pas posséder aussi un oncle Séraphin qui, au dessert, chantera le verre en main : « Ils n'en ont pas en Angleterre... », tandis que sa femme, la tante Marie, passera sa journée à décrire aux uns et aux autres les fastes de tous les mariages auxquels elle a assisté dans sa vie. Quant au jeune frère de l'épousée, inutile de compter les taloches qu'il recevra dans la journée, excité par des libations auxquelles il n'est guère accoutumé.

Pour un prix raisonnable, des restaurateurs spécialisés servent le banquet dans des salles, d'un luxe amiable, vite débarassées ensuite pour le bal où la courtoisie veut que l'orchestre mène valse et polkas aux rumbas les plus modernes. Et l'on voit les plus de soixante ans s'élançant en d'attendrissants ballets que coupent par instant des jeux de société aux gages extravagants.



L'indolente cavalière ignore, à coup sûr, son sex-appeal.

Afin de subvenir aux défaillances d'imagination des convives, un farceur né malin a édifié sur les bords de la Marne un « Nocés et banquets » où les plaisirs sont des réminiscences de Luna-Park et de la Foire du Trône.

Quoi de plus agréable, en effet, que de faire sa digestion sur les véhicules excentriques du vélodrome du rire ou bien sur le dos d'un âne dressé aux ruades pacifiques. Moyennant vingt sous, une cartomancienne prédit aux jeunes époux une descendance dont ils se passeraient peut-être volontiers. Pendant ce temps, le garçon d'honneur embarque sa cavalière sur la Marne proche pour une Cythère hypothétique.

Et la nuit vient trop vite, de l'avis général, où les fleurs s'étant fanées aux corsages on s'entasse un peu dans le car-salon, confortable et fanfreluché où l'on s'installait avec respect le matin, frais rasé, poudré et bien vêtu.

« Tu te rappelles ? dira-t-on plus tard, ce qu'on a rigolé pour la noce d'Eugène ? »

ces et banquet

Par Yves BONNAT

Photos CARTIER

Le frère du marié travaille pour l'album de famille.

Le cousin Jules est d'un caractère plutôt jovial.

valière igno-
r, son sex-

gination des
bords de la
sirs sont des
du Trône.
ire sa diges-
ome du rire
s pacifiques.
e crédit aux
passeraient
arçon d'hon-
proche pour

éral, où les
asse un peu
uché où l'on
é, poudré et

qu'on a ri-

enfants, c'est la
des mariages » dira,
la belle-mère.



Le vent est l'ennemi des trains de mariées. Vite, qu'on l'enlève cette traîne !

POUR VOS LOISIRS

vos loisirs

vos loisirs

vos loisirs

LE THÉÂTRE,

DORMEZ-VOUS?, à la Renaissance SEPTEMBRE, au Vieux Colombier

Le roman, la pièce de théâtre, ou d'une façon générale : l'œuvre d'art, qui « part » avec une vingtaine d'années de retard, est dangereusement handicapée. C'est un peu ce à quoi je pensais, l'autre jour, en écoutant la pièce de Pierre Scize : *Dormez-vous?* Non qu'elle ne soit étincelante, ni, par endroits, animée de ce mouvement sans lequel il n'est pas de théâtre valable; mais parce que, précisément, cette pièce, qui comporte tant d'heureuses trouvailles, met en action des personnages qui nous eussent, sans doute, intéressés en 1925, et dont aujourd'hui nous nous éloignons quelque peu.

Le personnage principal de *Dormez-vous?* s'appelle François d'Estaing, c'est un ancien élève de Polytechnique qui n'a opté ni pour la carrière militaire ni pour l'industrie privée, mais seulement pour la vie mondaine de Monte-Carlo, de Deauville et des bars parisiens; sa seule occupation sociale consiste à signer des chèques à l'ordre de tisseurs professionnels et de femmes dont, d'ordinaire, on ignore le nom patronymique; enfin, François d'Estaing emploie à son service, comme tout fétard conventionnel qui respecte la convention, un domestique de « sexe masculin » portant — cela va de soi — le classique gilet à rayures jaunes.

Heureusement, les qualités éminentes de Pierre Scize — en particulier son esprit railleur, sa verve chaleureuse, son art d'insinuer la poésie dans des situations d'apparence antipodiques — ont

eu raison de ces éléments défavorables qui peuvent gêner, au début, certains spectateurs délicats.

Dormez-vous? c'est l'histoire de ces « viveurs » qui semblent être revenus de tout et qui, en réalité, ne sont allés à rien. Ils s'étourdissent dans un univers de triste fantasmagorie. Leur cynisme cache leur médiocrité fondamentale. Pierre Scize veut nous dire qu'il ne faut pas désespérer d'eux car sur tout fumier peuvent pousser des fleurs. Il n'est point de ténèbres humaines qui ne gardent, quelque part, une petite réserve de lumière. Il n'est pas un cœur — aussi avili soit-il par les mystérieuses contingences — qui ne conserve une once de pureté, ou tout au moins, des velléités de pureté.

François d'Estaing et son compère Denis n'ont fait jusqu'ici que la noce, cette forme suprême de l'ennui dans certaines classes sociales. Mais à la faveur des circonstances d'opérette, François-le-petit fait un Grand-Rêve. Sa jeune cousine Francine, blonde comme les blés, lui est envoyée par la providence théâtrale, pour donner à son rêve, de la chair et des os.

Ce qu'on ne saurait trop dire c'est que *Dormez-vous?* est une pièce fort bien construite. Elle est en outre écrite allégrement et la fantaisie s'y taille une place de choix. Toujours vivant, le dialogue est tour à tour spirituel, caustique, humain.

Claude Génia incarne à ravir le rôle de la jeune Francine, amoureuse de son

cousin François, qu'interprète avec brio Roger Gaillard. Au premier rang des autres artistes, il faut citer Jane Lory, Robert Arnoux et Marcel Delaitre.

◆◆

Certes, le sujet de la pièce de Mme Constance Coline : *Septembre*, n'est guère original. Mais le mérite principal de l'auteur aura été de faire une comédie remarquablement attachante, sur un thème vieux comme Adam et Eve.

Le calendrier de Mme Constance Coline n'est pas conforme au fameux « Calendrier des bergiers », qui veut que le septembre d'une vie corresponde à la cinquantaine. Fort heureusement pour l'héroïne de la pièce, son septembre ne correspond qu'à ses quarante ans.

Beaucoup de jeunesse — des étudiants en médecine — évolue sur le plateau du Vieux-Colombier. Marion, jeune fille de vingt-cinq ans, est la camarade d'études de Jean Barnabé. Leurs conversations ne se déroulent guère que sur l'hypertension ou le fonctionnement des muqueuses. Jean Barnabé fait connaissance de Gisèle, la sœur aînée de Marion qui, au seuil de l'irréparable automne, se sent impérieusement poussée vers les frénésies légendaires d'un printemps à retardement. Le carabin et Gisèle ne dissertent pas sur les muqueuses, ils s'en servent. Naissance d'une grande passion. Mais Gisèle, qui est mariée et a un fils de seize ans, n'est

pas un avenir possible pour Jean. Mais Jean éprouve l'obscur besoin d'un destin régulier. Mais Marion, la jeune sœur, peut être un avenir pour Jean. Résultat : mort d'une grande passion. Septembre douloureusement s'efface devant Avril.

Cette pièce d'amour est une pièce vivante qui témoigne, à tout instant, d'une ardente connaissance du cœur humain. A la subtilité de l'analyse et de l'art, Mme Constance Coline joint une sensibilité qui s'exprime souvent en accents pathétiques. Une seule scène nous a paru faible : celle qui se déroule entre Gisèle et sa femme de chambre.

Fort bien mise en scène par René Rocher, la pièce est jouée par d'excellents artistes. La gracieuse Jacqueline Porel a su donner au personnage de la jeune Marion son caractère à la fois tendre et secret. La sœur aînée a trouvé dans Line Moro une interprète émouvante qui n'ignore rien, ni du jeu théâtral, ni du jeu féminin. Castelot, au talent sobre et vigoureux, s'est fait aimer de tout l'auditoire dans le rôle difficile d'un homme aimé de deux femmes (et de deux femmes qui sont sœurs). Blier vient à la tête des autres interprètes : Allibert, Mmes Andreyor et Lancay.

Un mauvais point, sur une question de détail : les chapeaux que portent les dames de la pièce sont des chapeaux à la mode, c'est-à-dire qu'ils sont très laids.

François DRUJON.

VOIR LIRE ENTENDRE

LES LETTRES

◆ Toujours soucieuse de faire à l'actualité la plus large place, *Commune* publie dans son numéro de mai, un hommage à l'âme autrichienne auquel ont contribué : Heinrich Mann, Rosamond Lehmann, Emil Ludwig, Joseph Roth, Aragon. C'est à la fois une protestation contre le coup de force hitlérien et une vibrante affirmation de la vitalité de la culture autrichienne.

A propos de Beethoven, Romain Rolland évoque l'atmosphère de Vienne occupée par les troupes de Napoléon. Au milieu de toutes les difficultés causées par les perturbations monétaires et politiques, on voit le grand musicien se débattre avec une énergie virile pour sauvegarder son indépendance de créateur.

Paul Eluard proclame dans un magnifique poème sa foi dans l'ultime triomphe de la Ré-

publique Espagnole, tandis qu'avec une délicate fantaisie, André Wurmser imagine de réunir à l'issue des obsèques de Balzac auxquelles ils viennent d'assister, certains personnages de la *Comédie Humaine*. Cela nous vaut « La fin de l'illustre » une nouvelle qui ne laissera indifférent aucun des admirateurs de Balzac.

Avec la *Frontière en feu*, le roman de Piotr Pavlenko, dont *Commune* reprend la publication, nous retombons en pleine actualité. C'est l'agression japonaise, telle qu'elle se manifeste déjà sous une forme inavouée contre « l'Extrême-Orient » Soviétique, mais c'est aussi la riposte décisive du peuple soviétique acharné à défendre son œuvre contre tous les impérialismes.

Enfin signalons, toujours au sommaire de ce numéro de mai, une curieuse et émouvante rétrospective sur la littérature du 1^{er} mai établie par Alexandre Zevoas.

LES LIVRES

◆ *Ritournelle*, un album de 100 dessins de Jean Effel. (N.R.F. édit.)

Jean Effel n'aime pas trop appuyer. Lorsqu'il réunit 100 dessins sur l'année 1937, il appelle cela « *Ritournelle* », les grandes catastrophes et les grandes hontes d'aujourd'hui y ont l'accent de l'orgue de barbarie. Jean Effel moude une complainte d'un air ingénu, mais il est très intelligent. Il est très difficile de situer Jean Effel. Il dessine comme un enfant qui aurait déjà du talent et de la science, et plus d'illusions, mais qui serait tout de même resté un enfant. Mussolini, Hitler, La Rocque, M. Georges Bonnet doivent se demander devant leur personne, vue par Effel, s'ils ressemblent plus à cela qu'à eux-mêmes. Jean Effel, à la différence de tant d'autres, n'est pas un miroir déformant, mais un miroir filtrant. Il garde tout juste le menton de Mussolini, l'œil de Hitler, le nez de M. Bonnet et l'air cancre de La Rocque pour réinventer ces personnages qu'il rend déjà mythologiques. L'humour de Jean Effel, aussi bien des mots que du trait, est plus calculée qu'il ne semble. Il est rare qu'il ne fasse pas mouche. P. U.

LE THÉÂTRE

◆ La *Comédie Française* vient de monter un nouveau spectacle composé de trois pièces : *La Dispute*, *le Fanal* et *l'Âge ingrat*. *La Dispute*, écrite par Marivaux en 1744 et jouée la même année, n'avait plus été représentée depuis sa création. Elle a actuellement pour interprètes : Jean Martinelli, Echourin, Julien Bertheau, Mmes Jane Faber, Irène Brillant, Gisèle Casadesus, Renée Faure. La pièce inédite de Gabriel Marcel, *le Fanal* est mise en scène par Pierre Dux; Ledoux, Dux, Vera Korène, Andrée de Chauveron en sont les principaux interprètes. Quant à la pièce de Jean Desbordes, *l'Âge ingrat*, qui fut apportée au Comité de lecture par Jean Cocteau, elle bénéficie de la mise en scène de Julien Bertheau. Berthe Boyv, Madeleine Renaud, Julien Bertheau et Robert Manuel en sont les interprètes.

◆ *Les pièces qu'il faut voir* : *Asmodée*, à la Comédie Française; *Le Roi Soleil*, à l'Odéon; *Plutus*, à l'Atelier; *Le Corsaire*, à l'Athénée; *Mademoiselle Bourrat*, aux Mathurins; *Septembre*, au Vieux-Colombier.

VARIETES

◆ Deux cents enfants du Patronage du 17^e arrondissement donneront le dimanche 8 mai, à 10 h. du matin, au Théâtre Pigalle, un grand spectacle : « *Cirque 38* ». Vingt attractions dans la meilleure tradition du cirque : la cavalerie, les clowns, les cosaques, les phénomènes, etc., seront

présentés par ces enfants : le spectacle tout entier est leur œuvre. N'ont-ils pas aussi brodé tous les décors, fabriqué les costumes et les masques ? Voilà qui est nouveau et plein d'intérêt; un bel effort dont on peut louer sans réserve le metteur en scène-directeur Claude-Henri Perrin, de la Fédération de l'Enfance, le Patronage des Amis de la Paix et de la Liberté du 17^e arrondissement et le Comité des Loisirs Populaires de la Région Parisienne, organisateur de la fête. J. R.

QUE VOIR

◆ Les programmes de l'A. B. C., de Bobino et de l'Européen.
◆ Les attractions dans les cinémas et, en particulier, celles de l'Alhambra.
◆ Les Ballets de la Jeunesse, aux Ambassadeurs.
◆ Les revues du Casino de Paris, de Mogador et des Folies Bergère.

COURRIER

◆ Maurice Chevalier est actuellement en représentation à Stockholm avec Nita Raya et les Blue Bell girls.
◆ Alex et Porto et l'illusionniste Teddy Strik font partie de l'actuel spectacle du Cirque Poutrier qui parcourra la province française en tous sens.
◆ L'ex-Môme Piaff, désormais Edith Piaff, qui

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 6 AU 12 MAI

SPECTACLES ET CONCERTS.

◆ **Dimanche 8 Mai**, à 10 h. du matin au Théâtre Pigalle : « *Cirque 38* », vingt attractions présentées par 200 enfants du Patronage du 17^e arrondissement, sous la direction de Claude Henri Perrin de la Fédération de l'Enfance. Places : enfants : 2 fr. Adultes : 4 fr. Location à « Regards ».

BALADES ET RANDONNEES.

◆ **Samedi 7 mai**, Camping à Brunoy (25 km.). Cyclistes : Rendez-vous à 7 heures, Porte de Choisy. Pédestres : Rendez-vous à 8 h. Gare de Lyon. Train à 8 h. 40. Après-midi train à 15 h. 14. Prix du billet : 8 fr. (Sortie de Camping et Culture, 29, rue d'Anjou).

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, etc.

◆ **Samedi 7 Mai**, à 17 h. 45, au Louvre : « L'Exposition d'Art anglais ». Conférence par Madeleine Rousseau, attachée des Musées nationaux. Rendez-vous Pavillon de l'Horloge au Louvre. Entrée : 2 fr. (Visite organisée par l'APAM, 29, rue d'Anjou.)

◆ **Mercredi 11 Mai**, à 21 h., Visite de Camping et Culture aux Salles éclairées du Louvre (Sculptures grecques et romaines) accompagnée par un guide des Musées Nationaux. Rendez-vous à 20 h. 40, Porte Denon.

EXPOSITIONS.

◆ **Tous les jours**, de 10 h. à 23 heures : Salle des Amis du Front Populaire, 83, rue La Boétie (8^e) : Exposition Documentaire sur la « Nouvelle Constitution Soviétique ». Entrée gratuite.



Mme Marguerite Kozenn

vient de faire son tour de chant avec succès à l'A. B. C., sera la vedette de la prochaine revue de la Lune Rousse intitulée : « Guignol 38 ».

◆ La belle trapéziste Chrysis de La Grange qui était depuis décembre la vedette de l'International Casino va prochainement rentrer à Paris.
◆ Les débuts d'Al Brown à Médrano lui ont valu un engagement pour la tournée d'été du Cirque Amar.
◆ Les excellents danseurs Maraya et Bunsett après leurs récents succès sur la Côte d'Azur viennent de partir pour Londres.
◆ On annonce la reprise, dans des décors et des costumes du style de la création, du fameux « Tour du Monde en 80 jours » au Châtelet.
◆ La danseuse Arabelle a repris aux Folies-Bergère les rôles de Mlle Rita Georg qui était la vedette du spectacle. Y. B.

MUSIQUE

UN GRAND CONCERT POPULAIRE.

Le 17 mai, à la Gaité Lyrique
L'on a déjà beaucoup fait depuis mai 1936 pour permettre aux travailleurs de voyager, de connaître les beautés de la France, de pratiquer les sports, d'hiver ou d'été. Mais on était loin de compte en ce qui concerne la culture musicale, en dehors du bel effort de la Fédération Musicale Populaire. C'est pourquoi le grand concert organisé le 17 mai prochain (à 20 h. 45), avec la collaboration des « Loisirs populaires », à la Gaité Lyrique par « Le Chant du Monde », mérite d'être largement signalé ici.
On ne peut qu'exprimer de la reconnaissance



Charme presque irréel de la danse.

Jean. Mais d'un destin... Résultat : Septembre... Avril.

René Ro... d'excellents... Porel a... jeune Ma... tendre et... dans Line... vivante qui... tral, ni du... nt sobre et... e tout l'au... un homme... deux fem... nt à la tête... bert, Mmes

question de... portent les... chapeaux à... sont très

DRUJON.



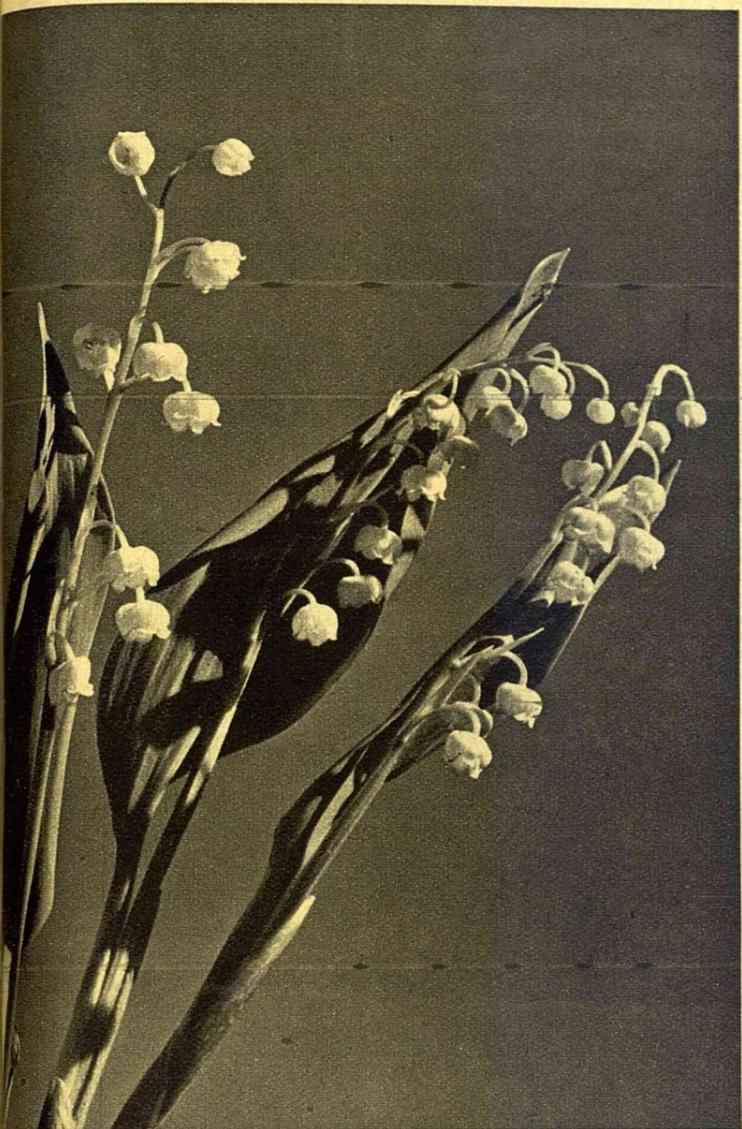
avec succès à... prochaine re... : « Guignol

La Grange qui... de l'Internat... ntrer à Paris... drano lui ont... rnée d'été du

va et Bunsett... Côte d'Azur... des décors et... on, du fameux... Châtelet... s aux Folies-... eorg qui était... Y. B.

RE. yrique... uis mai 1936... e voyage, de... de pratiquer... on était loin... culture musi... la Fédération... le grand con... (à 20 h. 45)... populaires... du Monde... i. reconnaissance

La Fête du Muguet à COMPIÈGNE



sements nombreux, des bals, des chants; des boutiques ornées, les rues avec des guirlandes et toute une foule joyeuse venue des quatre coins, et des « Fleurs de France et d'ailleurs » à profusion et du muguet, du muguet à brassées, un beau soleil de printemps, enfin... Et, c'est parce que nous savions toutes ces choses, que nous avons décidé de vous conduire à cette fête de notre province.

DIMANCHE 15 MAI, NOUS VOUS EMMENONS DONC A COMPIEGNE!

Par la route, que nous ferons en autocar, la plus directe, Compiègne est à 70 kilomètres de Paris. Mais à l'aller, nous allons faire un long détour: nous contournerons la forêt et nous mettrons la matinée pour arriver à Compiègne à l'heure de la fête.

Nous avons l'intention de suivre un long chemin infiniment pittoresque et de nous arrêter souvent.

A Senlis tout d'abord. C'est une très vieille cité où l'on rencontre à tout moment de beaux monuments, témoins d'un lointain passé: la cathédrale gothique aux cinq nefs, les églises, le château royal, les arènes romaines, l'enceinte gallo-romaine... Senlis a aussi ses musées: le Musée Régional et celui de la Venerie. Ce musée de la chasse, nous le visiterons. Il renferme, je crois bien, — racontées par des costumes, des armes, des têtes d'animaux, trophées de grandes chasses —, toute l'histoire, toute la vie des forêts d'alentour, celle des bêtes qui les peuplèrent et celle aussi des hommes qui, depuis les temps les plus reculés les traquent, les poursuivent et les abattent sans trêve.

Après Senlis, à l'orée de la forêt de Compiègne, nous suivrons longtemps la charmante vallée de l'Automne et nous arriverons à Pierrefonds, joli bourg bâti sur les bords d'un petit lac, au pied de son château féodal. Nous visiterons le château, remarquable pièce d'architecture militaire médiévale, à l'histoire longue et remplie de luttes incessantes, de combats soutenus tantôt contre les Bourguignons, tantôt contre les Anglais, les Valois ou le roi lui-même... Richelieu le fit prendre et démanteler... C'est Viollet-le-Duc qui l'a fort heureusement restauré... — On vous parlera de batailles à grand renfort de poix et de plomb fondu, d'embuscades et de cachots et longtemps, on vous promènera à travers les vastes salles, les cours, les remparts et les tours...

A quelques kilomètres de Pierrefonds, à Vieux-Moulin, nous serons accueillis par les campeurs partis le samedi de Paris et c'est là, dans ce coin de la grande forêt que nous déjeunerons. Ce « pique-nique » joyeux sera sans doute un des moments les plus joyeux de cette belle journée!

Nous serons à Compiègne quand le cortège costumé et fleuri commencera sa promenade à travers la ville. Nous avons prévu aussi une visite du Palais et du Musée de la voiture, qui est une rétrospective remarquable de la locomotion à travers les âges. Le Palais, transformé et aménagé pour Napoléon I^{er} et Marie-Louise a de riches collections de meubles, tapisseries et peintures.

Et vous verrez toute la ville noyée de musiques, de chants et de fleurs, fêter le muguet dans le soleil et la joie.

Jean ROIRE.

QUAND ON s'en va cueillir le muguet en forêt de Compiègne, le matin ou le soir, ce sont les bras chargés de gros bouquets que l'on repart vers Paris, par la route, le long de l'Oise... Dans cette vaste forêt, une des plus riches de France, il pousse, le beau et délicat muguet des bois, à profusion: on en trouve partout, partout au pied des grands arbres et dans les clairières... Il y a tellement de muguet à Compiègne, à deux pas de la ville, qu'on ne le cueille plus, que de belles touffes ainsi grandissent, vivent des jours exquis dans le soleil ou l'ombre, ses fleurs éclosent s'épanouissent et se referment, semant un peu plus tard, d'autres petits muguets pour l'année suivante...

Il y a tellement de muguet à Compiègne que l'air en est tout embaumé et que les gens de la ville, tout baignés de son parfum, ont voulu lui témoigner comme une sorte de gratitude et ils ont décidé de lui consacrer un dimanche de grande fête.

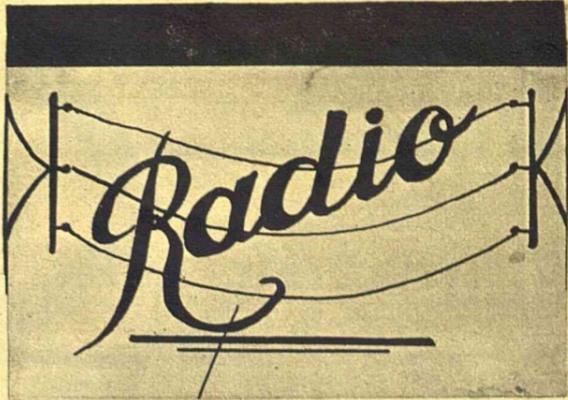
C'est le 15 mai, dimanche, que Compiègne fête le muguet, le muguet de sa forêt, le muguet de toutes les forêts de France!

Nous savons que la fête sera belle! Qu'il y aura l'après-midi un long cortège historique costumé qui s'en ira par la ville, la vieille ville de Compiègne; des divertis-

ou « Chant du Monde » qui se lance ainsi courageusement sur une voie où, jusqu'à présent, personne ne s'était engagé à fond. Nous avons d'ailleurs parlé ici-même de l'effort de cette marque nouvelle qui, éditant chaque mois trois disques soit de folklore français, soit de chants de lutte, a fait déjà beaucoup pour la musique en général et la culture populaire en particulier. Quant au concert du 17 mai, nous ne saurions trop inciter nos lecteurs et amis de la Région parisienne à s'y rendre. Il a été conçu pour eux, et son succès assuré ne peut que marquer le début d'un effort de longue durée et d'une grande ampleur en faveur de la culture musicale populaire. Le programme de ce concert s'inspire du folklore français et étranger à travers l'œuvre des grands compositeurs classiques: Beethoven, Mozart, Schubert, Mehul, Bizet, Fauré, et de musiciens vivants comme Knipper, pour l'U. R. S. S., Halffter pour l'Espagne, Darius Milhaud, Auric, Honegger, Kœchlin, Delannoy, Sauveplane pour la France. Mme Marguerite Kozenn, de l'Opéra populaire de Vienne, interprétera de la musique autrichienne et tchèque, et l'excellente chorale Gouverné prêter son concours à ce concert, qui sera dirigé par le grand chef d'orchestre Roger Désormière.



Le grand violoniste Yehudi Menuhin, qui s'est récemment fait applaudir à Paris.



ÉMISSIONS ENFANTINES

À l'une des dernières « Tribunes de Radio-Cité », une auditrice émit une suggestion qui souleva de véhémentes protestations dans l'auditoire. « Pourquoi, dit-elle ne donnerait-on pas, au cours des émissions enfantines, de la grande musique, des disques de Gounod et de Saint-Saëns par exemple ? » Et elle expliqua que cela déve-

lopperait le sens musical des enfants ou même le ferait naître chez ceux d'entre eux qui ne l'ont pas encore. La suggestion est intéressante et l'on ne s'explique pas qu'elle ait été accueillie par un véritable « tollé ». J'entends bien qu'à première vue, la grande musique, à laquelle tant de grandes personnes n'entendent pas grand-chose, peut paraître trop rébarbative pour les petits. Ils préfèrent écouter des choses qui les amusent. Mais toute la question est de savoir si la radio est uniquement faite pour amuser et si elle doit renoncer au rôle d'éducatrice auquel elle peut également prétendre.

Les enfants ont une facilité d'assimilation remarquable dont on aurait tort de ne pas profiter. Et l'on en profite d'ailleurs pour leur apprendre toutes sortes de choses... sauf, précisément, la musique. On peut donc, en effet, se demander si la radio ne pourrait pas combler cette lacune.

Reste à savoir ce que ça donnerait dans la pratique. Il est évident que si on laisse aux gosses la liberté d'écouter ce qu'ils veulent, ils tourneront le bouton dès les premières mesures de Samson et Dalila ou de la Damnation de Faust. De même qu'à l'école, si on leur demandait leur avis, ils préféreraient jouer à saut-mouton plutôt que de s'initier aux quatre règles ou à l'accord des participes.

Il faut donc que quelqu'un soit là pour les obliger à écouter et leur expliquer ce qui leur échappe. Il faut avouer que, peu souvent, en ce qui concerne la musique, ces conditions se trouvent réalisées. J'ai donc bien peur, finalement, que si l'on tient compte de la suggestion de l'auditrice de la « Tribune », cela n'aboutisse pas à grand-chose.

Le problème est trop vaste pour être résolu par l'initiative individuelle. C'est à l'école qu'il doit trouver sa solution et c'est là seulement que la radio pourrait rendre de grands services. Hélas ! la radio scolaire n'est, en France, qu'une galéjade.

Encore l'affaire de Catherine Empereur. Parce que, contre l'avis du Conseil de gérance réactionnaire de Lille, cette pièce de Maurice Rostand a tout de même été diffusée, on a crié à une victoire du bon sens et de la liberté. Eh bien ! pas du tout ! Les auditeurs ont été trompés. On s'est rendu coupable, à leur égard, d'un véritable abus de confiance. La pièce, en effet, a été largement caviardée. Des répliques ont été supprimées de ci de là, et six pages entières du texte initial ont purement et simplement été arrachées. Qui a pris l'initiative de cette censure impitoyable, qui a cru devoir mutiler une pièce dont on ne pouvait éviter la diffusion ? C'est ce qu'il importe de savoir. Si on laisse Anastasie s'installer dans la radio d'Etat, l'esprit réactionnaire de ces messieurs de Radio-200 Familles inspirera bientôt toutes les émissions. Mais, à propos, qu'en pense le ministre des P. T. T., M. Jullien ? Est-il seulement au courant ?

Radio-37 a procédé à une seconde diffusion de l'Espagne vous parle. Cela nous a permis d'entendre des choses qui nous avaient échappées lors de la première émission. Et notamment cette étonnante interview de Queipo de Llano, dit le « Trompeur de Séville », recueillie par M. Michel Ferry. Savez-vous ce que Queipo raconte ? Que le gouvernement français est venu au secours des républicains espagnols « lesquels, sans cela, seraient écrasés depuis longtemps ». Sacré Queipo ! Toujours le mot pour rire. Il faut croire en tout cas que le gouvernement français, interventionniste sans le savoir, a été très ébranlé par les affirmations du microbolant personnage, puisqu'il se prépare, dit-on, à fermer purement et simplement la frontière catalane. Et pendant ce temps, Italiens et Allemands pourront accentuer ce que Queipo appelle gentiment « leur concours bienveillant ». A pleurer !

Qu'on fiche la paix aux gosses, c'est ce que disent après tant d'autres, les auditeurs du Poste Parisien. Savez-vous à quoi on les mêle, maintenant, les moutards ? Aux exercices de loufoquerie de Pierre Dac... Pierre Dac est bien sympathique et ce qu'il dit est très drôle, mais la loufoquerie est un jeu de grandes personnes. Les enfants, qui prennent au sérieux tout ce qu'on leur dit, vont se faire une conception plutôt bizarre de la vie en participant à ces émissions baroques. Allons, Pierre Dac, éloignez les loupiots de votre micro ! Le roi des loufoques doit montrer qu'il est plus raisonnable que certains parents.

Une excellente initiative de Radio-Cité : il a envoyé à Londres un de ses meilleurs collaborateurs, Jean Guignebert, pour suivre les entretiens de Downing Street. Et Jean Antoine a expliqué, dans un préambule, que malgré son désir de bonne entente avec la presse imprimée, un poste de radio digne de ce nom ne pouvait renoncer, dans certaines circonstances, à informer le grand public plus vite que ne permettent de le faire les journaux. M. Maillard, administrateur du Matin, et ennemi public numéro 1 de l'information radiodiffusée en fera peut-être une maladie, mais les auditeurs seront satisfaits et c'est bien le principal.

Le Poste-Parisien, à son tour, crée une tribune des auditeurs. Et savez-vous comment il l'appelle ? La Boîte aux Lettres. Tout simplement. Ça fera plaisir à Radio-Cité.

On a trouvé la bonne formule pour les souvenirs de Ferrand. On les présente sous forme de petits sketches, très vivants, où Jean Granier et J.-J. Vital donnent la réplique au célèbre comique. C'est très réussi et mis en ondes de façon parfaite.

Samedi, les postes de Lille, Limoges et Toulouse Pyrénées diffuseront Le Chapeau de paille d'Italie, l'œuvre célèbre de Labiche, récemment reprise par la Comédie Française, avec beaucoup de succès. On a dit que la pièce avait vieilli et qu'elle n'aurait jamais soutenu les feux de la rampe devant un public de 1938 sans la mise en scène ingénieuse de Gaston Baty. C'est ce qu'on verra samedi (20 h. 30).

L'AUDITEUR X...

FILMS FRANÇAIS ET FILMS AMÉRICAINS

J'aurais, m'écrivait un jeune lecteur dans une lettre que je citais il y a quinze jours, « une certaine inclination à discrediter les films français ». Expliquons-nous là-dessus.

J'admire profondément le cinéma américain. J'appartiens à une génération qui se forma à seize ans dans ces salles obscures où défilaient alors avec les derniers films à épisodes, les meilleurs Charlot, les plus inoubliables Mac Sennet, les plus merveilleux Griffith.

Les Etats-Unis sont toujours en tête de la production mondiale ; ils fabriquent 500 films par an qui leur reviennent à cinq milliards de francs.

Et pourtant, nous aurions assez de nos doigts pour compter les œuvres de quelque valeur qui nous sont venues d'Amérique depuis deux ans : Rue sans issue, excellente par bien des côtés, mais qui, comme le remarquable Winterset, se souvient trop du théâtre et de ses conventions. Visages d'Orient, dont les admirables épisodes se mêlent à des longueurs et à des médiocrités. Le dramatique Vandale, qui n'est pas parfait ; ajoutons à ceux-ci un ou deux des meilleurs vaudevilles qui copient et suivent L'Extravagant Mr. Deeds, et à la rigueur une même quantité de ces œuvres qui valent infiniment plus pour leur vedette que pour leur mise en scène (comme Marguerite Gautier ou Stella Dallas) et nous aurons fait le tour de la production américaine de ces 24 derniers mois. John Ford, Borzage, Van Dyke, Von Sternberg n'ont guère rien donné de valable. J'ai le droit de vivre, quoi qu'en pensent certains, est loin d'être parmi les meilleurs films de Fritz Lang.

Hollywood depuis deux ans s'est avant tout consacré à remâcher sous le nom de comédies « sophistiquées » le résidu des auteurs boulevardiers d'avant-guerre. Ses meilleures productions, ses plus grandes vedettes, les plus parfaits de ses metteurs en scène renouent (avec un art exquis, il faut en convenir) le lit de milieu et les hommes en caleçon chers au vieux Palais-Royal. 6 milliards de francs pour fabriquer 500 vaudevilles, tel est le bilan de la production américaine en 24 mois.

En a-t-il été de même en France ? Le cinéma français n'a disposé en 1937 que de 250 millions pour produire 111 films. Le capital dont dispose l'industrie cinématographique française est 20 fois inférieur au capital américain et notre industrie du film n'arrive, pour les capitaux engagés, qu'au cinquième rang dans le monde. Nos films ne coûtent en moyenne que 2 millions chacun, alors qu'un film américain revient à 10 millions (chiffres donnés par notre confrère Cinémond).

Nous combattons, nous ne cessons jamais de combattre les honteuses productions qui déshonorent le cinéma français : les vaudevilles militaires (du type Trois artilleurs dans un Pensionnat) ; les mélos cocardiers avec femmes fatales et officiers cocus (comme ce déshonorant Légion d'honneur) ; les cocheries à trois fabriquées par l'emmerdeur public numéro un qu'est Sacha Guitry, les sombres tragédies, impériales ou non, que les Marcel Lherbier et autres décortiquent dans une Russie tzariste de pacotille.

Mais ces honteuses productions sont en net recul depuis deux ans, et il faut beaucoup d'aveuglement ou de mauvaise foi pour prétendre qu'elles résument le cinéma français. Grâce à Renoir, à Duvivier, à Feyder, à Carné, une nouvelle école française est née qui produit en nombre déjà impressionnant des œuvres de qualité. En deux ans le cinéma français a conquis la première place dans la production européenne, retrouvant une position perdue depuis un quart de siècle. Ne nous cachons pas cette vérité que l'on reconnaît maintenant de Londres à New-York et même de Rome à Tokio. Je dirai dans un prochain article quels sont les progrès du cinéma français, et comment l'attention du public de 20 nations est maintenant retenue par la production de notre pays.

Georges SADOUL.

CINEMA



Armond BERNARD dans une scène de « Les disparus de Saint-Agil »

LES FILMS

LES DISPARUS DE SAINT-AGIL

M. Christian Jacques est le responsable des « Dégourdis de la 11 », de « A Venise une nuit » et de beaucoup d'autres films, hélas ! français. Ce n'est donc pas sans défiance qu'on pouvait aborder sa nouvelle œuvre « Les disparus de Saint-Agil ». Mais cette défiance n'est nullement justifiée. Ce film est une incontestable réussite, une œuvre agréable, et qui témoigne plus qu'aucune œuvre moyenne du très grand progrès en qualité des films moyens français depuis ces derniers mois. On connaît sans doute le roman de Pierre Véry d'où a été tirée cette œuvre. Dans un collège où trois garçons romanesques ont fondé la bande des Chiche-Capons, disparitions et crimes se multiplient sous l'œil sarcastique de Martin squelette. Mais les Chiche-Capons finissent par démasquer le directeur, faux monnayeur. Michel Simon et Stroheim sont de premier ordre dans des rôles de professeur ; Clariond et Le Vigan sont bons ; Armond Bernard supportable. Les trois Chiches-Capons (Serge Grave, Claudio, Moloudji), sont nos trois meilleurs acteurs enfants. L'atmosphère assez artificielle du roman de Véry a été très fidèlement rendue et quelques scènes sont véritablement réussies. Un bon point de plus au cinéma commercial français. (Film français de Christian Jacques avec Michel Simon, Stroheim, etc.).

LA RUE SANS JOIE

La rue sans joie de Pabst a été, il y a dix ans, un des sommets du cinéma mondial. Ce drame de la misère viennoise, de la petite bourgeoisie ruinée de l'inflation et de la faim, a fait connaître au monde le beau visage et le grand talent de Greta Garbo. C'était une gageure de vouloir recommencer ce grand film muet. M. André Hugon s'est habilement tiré de la difficulté. D'un grand drame humain, il a fait un mélo de basse catégorie. Ainsi nul ne pourra l'accuser de s'être inspiré de son modèle. Pagnol dit par la bouche de Fernandel, dans « Le Schpountz » : « Parce que la thière avait été mal choisie par l'accessoiriste, tous les sentiments des acteurs me paraissaient faux. » On a

très mal choisi les « thières » dans « La Rue sans Joie ». Ni la rue, ni les salons, ni les taudis, ni les cuisines, ni les bordels ne sont un instant des décors vraisemblables. Et c'est sans doute la faute des « thières » si le film est médiocre, car après tout Dita Parlo reste la bonne actrice de « La Grande Illusion » et Alcover n'est pas inhabile. Que la prochaine fois, M. Hugon soigne ses thières. (Film français d'André Hugon avec Dita Parlo, Pauley, Albert Préjean, etc.).

LA BATAILLE DE L'OR

Le sujet est un peu moins banal que ceux dont se contentent souvent les films à grand spectacle ; c'est ce conflit qui opposa vers 1880 les propriétaires terriens de Californie à l'industrie neuve de mines d'or. Le développement de cette lutte amène d'assez bons épisodes dont le déroulement est malheureusement interrompu trop souvent par une assez plate histoire sentimentale. Ce film est un film en couleurs. Michael Curtiz, qui est un des habiles metteurs en scène des Etats-Unis, s'il n'a pas toujours fait preuve de très bon goût, a su pourtant éviter le double écueil de la couleur : ou bien (comme dans « Vogues 38 ») oublier le cinéma, les acteurs, l'intrigue, pour ne plus penser qu'à des tableaux vivants en couleurs ; ou bien (comme dans « La Joyeuse Suicidée »), considérer la couleur comme un ennuyeux supplément dont on s'efforce soigneusement de ne tirer aucun parti. Dans « La Bataille de l'Or », la couleur sur laquelle on n'insiste pas trop ostensiblement, sait jouer son rôle dans le développement dramatique de l'action (tel le rouge du sang dans « Petit Rossignol »). La fraîcheur des liqueurs et des bols de punch mêlé de citron, sont une remarquable préface, grâce à la couleur, à une description de la San Francisco d'il y a soixante ans ; la couleur terreuse ou dorée du torrent de boue lui donne une réalité que n'aurait jamais atteinte la photographie en gris sur gris. La généralisation totale du film en couleurs (du moins en Amérique) ne nous semble plus être qu'une question de mois. (Film américain de Michael Curtiz avec George Brent, Olivia de Havilland, etc.).

HOLLYWOOD EN FOLIES

Le principal personnage de cette superproduction est une jeune provinciale engagée par un grand metteur en scène pour supprimer ce qui n'est pas réel, tout

ce qui n'est pas humain dans les scénarios qu'on lui présente. On appelle cette jeune fille « Miss Humanity », ce qu'on a traduit en français par « Mademoiselle Bon Sens ». Il faut regretter que le metteur en scène d'Hollywood en folie n'ait pas réellement engagé à son service une « Miss Humanity ». Car l'humanité est ce qui manque le plus à cette œuvre très somptueuse et parfois très habile. C'est une revue de fin d'année, mais une revue où l'on chante un peu trop, et des pires chansons, de la « Traviata » à la « Sérénade de Toselli ». Les danses sont toujours agréables, y compris ce ballet des naïades, un peu trop recherché et intellectuel avec son grand cheval blanc pris dans les tableaux de Chirico et ses colonnades néo-grecques. Ce qui est véritablement excellent, ce sont les scènes comiques, avec les Ritz Brothers, meilleurs que jamais, et parfaits dans leur chanson des chats ; ainsi qu'un ventriloque dont la poupée (Charlie Mac Carthy) est stupéfiante. On appréciera la finesse d'Andrea Leeds dans un rôle de série (Film américain en technicolor avec les Ritz Brothers, Adolphe Menjou, Andrea Leeds, etc. Scénario de Ben Hecht.)

LA REINE ESTHER

Un petit boutiquier juif qui a fait un héritage veut forcer sa fille à épouser un jeune crétin ; la fille va retrouver le beau chanteur qu'elle a vu au cirque et devient bientôt, à son tour, une chanteuse célèbre. Dans son ensemble, ce film parlant yiddish est assez médiocre et ne vaut guère mieux que les productions courantes allemandes ou françaises. Mais plusieurs scènes sont belles, celles du carnaval juif du « Pourim » où des acteurs improvisés jouent les amours d'Esther et du Roi Assuérus. Les masques de papier, les déclamations rituelles, les gestes solennels, un humour très particulier donnent à ces passages une sorte de grandeur qui n'appartient qu'aux sujets du folklore. (Film polonais parlant yiddish.)

LA HUITIEME FEMME DE BARBE-BLEUE

Un milliardaire américain épouse une jeune Française, noble et ruinée. Mais celle-ci refuse d'être véritablement la femme de celui qui l'a achetée et le couple ne s'unit qu'à la veille de son divorce. Le vaudeville de M. Alfred Savoir, dont ce film fut tiré, était d'un intérêt assez mince et d'un parfait artificialisme. Lubbitsch en a su tirer un de ces badinages de très haute qualité dans lesquels nous savons qu'il excelle : comique tout en nuances, badinage, mots d'esprit, marivaudage, dialogue nerveux et serré. Cela est très bien mis en scène et admirablement joué par Gary Cooper et Claudette Colbert. Quels remarquables acteurs ! Quel entrain ! Quel talent ! Le début du film, avec ses considérations sur les vestes de pyjama, est éblouissant. Dans les dernières scènes, l'action languit et l'attention se ralentit un peu. La photographie (mais peut-être est-ce la faute d'une très mauvaise copie) est au-dessous du médiocre. Ceci dit, ce film est un divertissement d'excellente qualité et qui mérite de faire bien rire. (Film américain de Lubbitsch avec Claudette Colbert et Gary Cooper.)

NOUS AVONS AIME :

UN PEU :

Le Schpountz (Fernandel), La Huitième femme de Barbe Bleue (Marivaudage), Délicieuse (sucré), L'impossible Mr Bébé (très drôle), Gueule d'amour (Jean Gabin), Cette sacrée vérité, Hercule (Fernandel), Alibi (fabriqué), La mort du cygne (émouvant), Orage (amour), L'Affaire Lafarge (atmosphère), Naples au Baiser de feu (agréable).

BEAUCOUP :

Les disparus de Saint-Agil (habile) ; Le Puritain (Prix Delluc) ; Pépé-le-Moko (bien fait) ; Les Gens du Voyage (Feyder) ; Deanna et ses boys (charmant) ; Meurtre sans importance (comique) ; Stella Dallas (dramatique) ; Un jour aux courses (Marx Brothers) ; Furie (Fritz Lang).

PASSIONNEMENT :

Terre d'Espagne (Joris Ivens), La Marseillaise (grandiose), Rue sans Issue (dramatique), La grande illusion (un chef-d'œuvre).

PAS DU TOUT :

Tamara la complaisante, Liberté, Légion d'Honneur (grand prix du cinéma français), L'Occident, La Tragédie Impériale, Aloha, Nuits de Prince.

SPORTS

Résurrection

Après une course terriblement dure et longue de 397 km., le rude cycliste flamand Marcel Kint a passé le premier la ligne d'arrivée du 30^e Paris-Bruxelles.

Et, savez-vous, c'est le petit Romain Maës que l'on trouve immédiatement derrière le vainqueur! Romain Maës qui, du reste, aurait été, avec un peu plus de chance et un peu moins d'étourderie — car il commit l'erreur de stopper son effort un kilomètre avant le poteau — l'authentique et brillant gagnant de l'exténuante épreuve.

Vainqueur du Tour de France en 1935, le petit et énergique Romain Maës connut à cette époque une gloire étonnante. Mais ça monte souvent à la tête, hélas! Et notre Maës R., après une ou deux autres victoires de moindre importance, sombra dans l'oubli au cours du Tour de France 1936. Son abandon, dans les lacets du Galibier lui valut aussitôt le mépris insolent de nombreux « journalistes » aussi prompts à « assommer » lâchement un coureur qu'à l'encenser bêtement et sans se rendre compte que les compliments et les flatteries excessives ont presque toujours pour résultat de précipiter la chute d'une vedette.

Romain Maës était déchu. On fit le silence le plus complet sur lui. On s'abstint soigneusement, en 1937, de le sélectionner dans l'équipe belge du « Tour ».

Lui, pourtant, avait « compris ». Avec courage, il se remit à l'ouvrage et entreprit de redevenir le brillant petit champion d'antan. Et aujourd'hui, sa ténacité triomphe enfin.

Pas honteux du tout, nos « journalistes » recommencent leurs flagorneries...

Il y a accident et accident

Au début du Championnat de France de football professionnel, le F. C. Sochaux prit une avance très confortable sur tous ses concurrents. Dès la fin des matches aller, sa victoire paraissait fort probable, sauf accident.

Oui, sauf accident! Car, n'est-ce pas, il peut toujours s'en produire un.

Mais il y a deux sortes d'accidents: ceux qui se produisent, en quelque sorte, spontanément et ceux que l'on provoque.

A présent, nous approchons de la fin du Championnat. Sochaux est toujours « leader ». Mais son avance a été réduite à bien peu de chose.

C'est que, l'autre dimanche, Sochaux a été battu par le F. C. Sète. De peu, du reste: 1 but à 0!

Ce qui illustre cette partie, c'est la façon dont la victoire sèteoise fut obtenue. On jouait depuis trois ou quatre minutes, lorsque trois joueurs, ensemble, tombèrent sur le sol: deux Sèteois, un Sochalien.

Les deux Sèteois, presque tout de suite, reprirent leur place. Le Sochalien lui, fut emporté au vestiaire, puis conduit à l'hôpital de Belfort. Jouant à 10, Sochaux fut finalement vaincu.

Connaissez-vous, maintenant, le nom du joueur blessé? C'est Roger Courtois. Simplement, c'est-à-dire, le meilleur avant-centre français et, à coup sûr, le meilleur joueur de Sochaux. Ses blessures? Une entaille au cuir chevelu, et un choc très rude au bassin, si rude même que l'on crut un moment qu'il y avait fracture!

En suite de quoi, Roger Courtois est indisponible pour quelques dimanches. S'il avait l'imprudence de rejouer avant d'être complètement guéri, il risquerait un accident plus grave encore.

De toutes façons, Sochaux n'a pas encore gagné!...

Champions de basket-ball

L'autre dimanche, simultanément, se sont disputés les finales des Championnats de France de basket-ball de la F.F.B.B. et de la F.S.G.T.

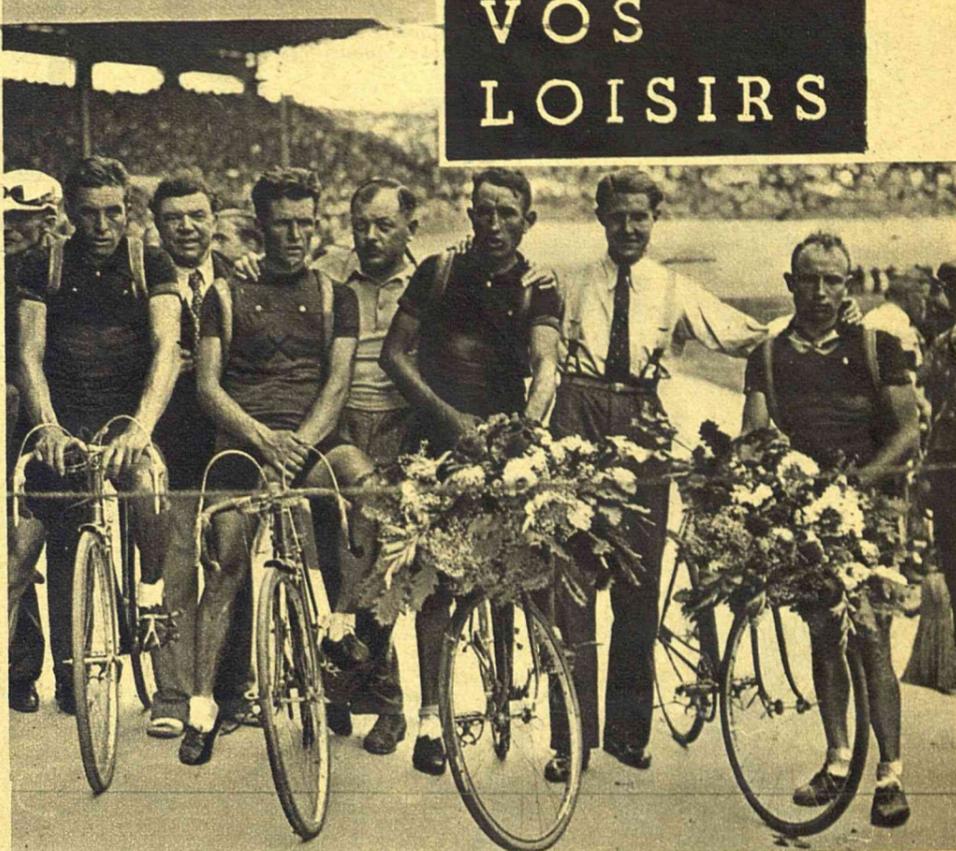
Au stade Roland-Garros, le S.C.P.O., à la surprise générale, parvint à arracher le titre F.F.B.B. à l'excellente formation de l'U. S. Métro, favorite. Une fois de plus, l'homogénéité des cheminots vint à bout du brio déployé par leurs adversaires qui comptaient cependant dans leurs rangs des basketteurs aussi doués et aussi réputés que Rolland, Hell et Sabourdy, tous trois internationaux. C'est par 33 points à 23 que le P.O. enleva la palme.

Aux Arènes de Lutèce, l'E. R. Toulouse gagna de peu la Coupe Fédérale F.S.G.T. en battant l'U.S.O. Malakoff par 27 points à 25, après un match disputé de bout en bout et indécis jusqu'à la dernière seconde.

Au cours de la même réunion, on assista à une rencontre féminine du plus haut intérêt. Elle mettait aux prises l'équipe championne de l'E. R. S. Levallois, détentrice de la Coupe, et le S. C. Bordelais.

Des prolongations furent nécessaires pour départager ces deux belles équipes qui fournirent un jeu rapide et très spectaculaire. Le score final (31-27 en faveur de Bordeaux) montre mieux que tout commentaire combien le match fut serré et quelle était la classe des basketteuses en présence.

C'est la première fois que les Coupes Fédérales de la F.S.G.T. sont toutes deux enlevées par des équipes de province. C'est de fort bon augure...



De haut en bas:
Au centre, marqué d'une croix, Romain Maës, vainqueur du Tour de France 1935 à son arrivée au Parc des Princes. Après une éclipse de quelques années dans le monde des sports Romain Maës vient de réapparaître en finissant second derrière M. Kint dans Paris-Bruxelles.

Le match entre les Canadiens français de Montréal et l'équipe de Red Wings de Detroit (Etats-Unis), au Palais des Sports. Les Canadiens furent vainqueurs par 10 buts à 8.

Une phase du match entre l'équipe du C. A. Paris et le Stade Rennais à Buffalo, match comptant pour le championnat de France, 2^e série. Le C. A. Paris a battu les Rennais par le score de 2 buts à 1.

regards-tourisme

est à votre entière disposition pour tous renseignements concernant les voyages, excursions, spectacles et l'organisation de vos vacances

Dites-le à vos amis, vous leur rendrez service!

Venez nous voir ou écrivez-nous à
« Regards-Tourisme »
53, rue de Chabrol, Paris-X^e

LE PRINTEMPS SUR LA COTE D'AZUR DANS LA MONTAGNE, EN BRETAGNE, ... UN ENCHANTEMENT!

NICE	
En chemin de fer :	
Voyage de 7 jours	539 fr.
Voyage de 15 jours	829 fr.
Voyage de 20 jours	1.010 fr.
En autocar pullmann :	
Voyage de 8 jours	790 fr.
CHAMONIX	
Voyage de 10 jours	524 fr.
Voyage de 17 jours	794 fr.
Week-end	296 fr.
FONT-ROMEU	
Week-end	375 fr.
SAINT-MALO, DINARD	
Voyage de 8 jours	386 fr.
Voyage de 15 jours	680 fr.
Voyage de 20 jours	866 fr.
Week-end	212 fr.

Tous les prix comprennent : le voyage aller et retour, le séjour complet (chambre, trois repas, boisson), le service, la taxe de séjour.

Huitième (âge), Délégué (très jeune), Cette Alibi (famouvement), atmosphère (réable).

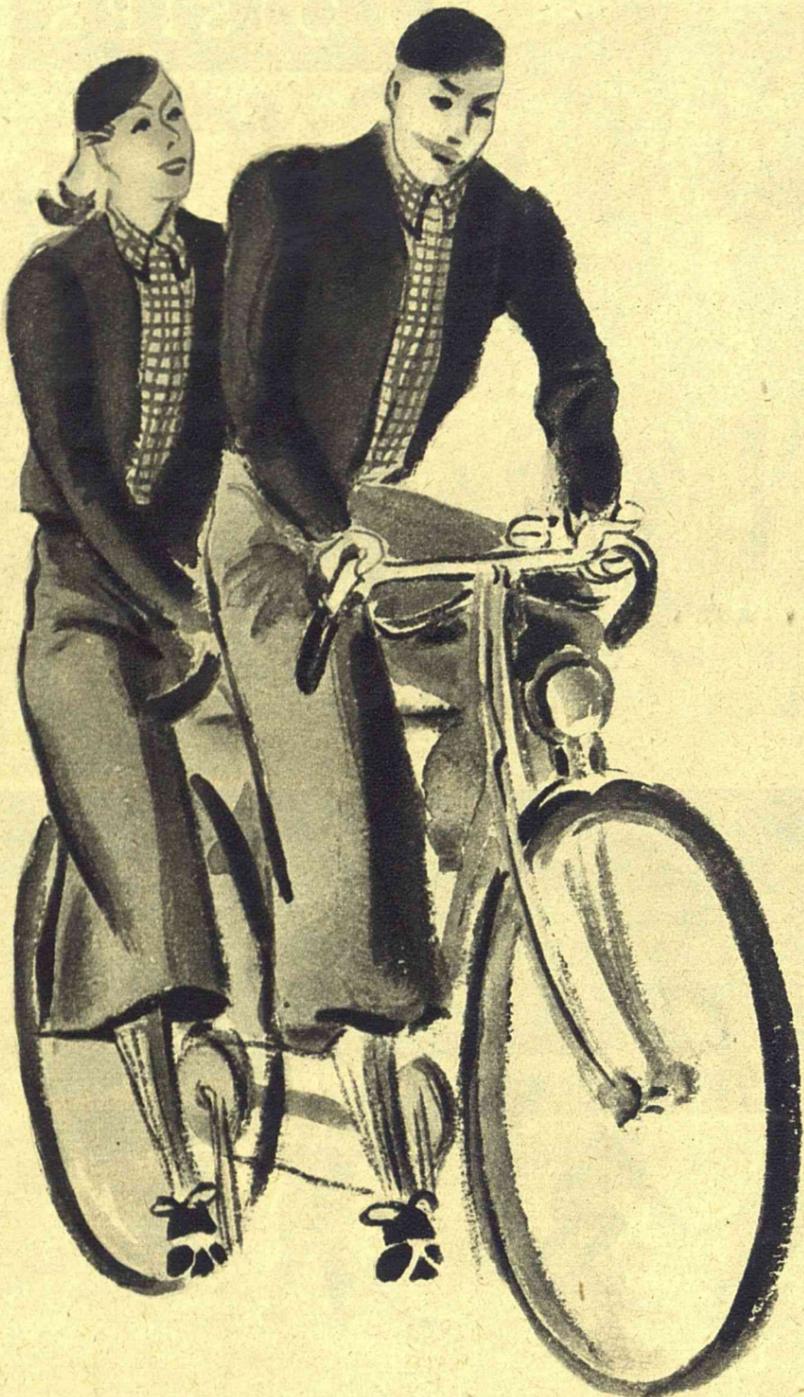
able); Le (bien br); Dean-urte sans llas (dra-Marx Bro-

a Marseil-(dramati-d'œuvre).

é, Légion français), le, Aloha,

LA FEMME

Un couple en tandem; les culottes sont en flanelle bleu ardoise, les vestes en flanelle bleu marine, les blouses quadrillées des deux tons.



LA BICYCLETTE

Nous aimons nous promener à pied à la campagne pour pouvoir mieux profiter de chaque coin agréable. En voiture, on doit suivre son itinéraire, arriver à l'heure dite aux étapes, voilà le programme que nous devons suivre. Si nous avons envie de nous arrêter avec un peu d'imprévu, il est bien rare que notre conducteur nous autorise à le faire, nous pourrions perdre notre moyenne, risquer d'arriver trop tard là où notre chambre est retenue le soir. Le véritable agrément de la promenade, la flânerie, il nous faut l'oublier, et surtout ne pas s'arrêter ailleurs qu'aux endroits convenus.

Il existe heureusement pour nous un autre moyen de transport, un moyen déjà vieux, loin de la rapidité de la vie moderne, c'est : la bicyclette.

Avez-vous remarqué l'expression joyeuse de tous ceux qui s'en vont en tandem ? La femme, là, suit la loi mieux qu'ailleurs, elle est inévitablement derrière son mari... Mais à cette allure là, pas de visage crispé, par d'angoisse ni de peur, l'accident, s'il arrivait, n'aurait pas de gravité. Vous connaîtrez mieux qu'en automobile la région que vous parcourez, libre à vous de cueillir des fleurs des champs, de faire votre sieste à

l'ombre d'un pommier, vous repartez ensuite sans avoir à vous regarder dans une glace et vous pouvez néanmoins être impeccable, votre costume vous y aidera.

Les femmes un peu fortes n'osent pas porter la culotte; elles ont raison et préfèrent la jupe-culotte. Il faut pouvoir être correcte en descendant du tandem et ne pas être ridicule; des bas de laine confortables dans des souliers de cuir à talons plats, une blouse de flanelle ou un pull-over tricoté, et un simple bérêt basque. Si vous portez culotte, ayez un knicker et une veste assortie à votre culotte, ou une jaquette de coloris uni et classique, qui sera plus pratique car elle pourra se porter par la suite avec n'importe laquelle de vos tenues de sport.

Comment être coquette avec ce genre de tenue ? La couleur vous y aidera, Madame, en choisissant bien vous pourrez être habillée d'une manière seyante : bleu marine et bleu clair, grenat et rose, marron et ocre, bleu et jaune. Quand le plein été sera là, avec de la flanelle grise vous remplacerez votre blouse de laine par du coton ou du fil de coloris pastels, si doux, et vous saurez une fois de plus, malgré l'étrange ensemble qui convient au cyclisme, être toujours très femme et pleine de grâce.

ROUGE-GORGE.



Une jupe de tweed, avec un boutonnage de haut en bas, un pull-over en laine de couleur seyante, voilà la tenue confortable pour la bicyclette. (Photo Chim.)

Bon appétit

Une de nos lectrices nous a demandé un menu de dimanche, jour où elle a plus de temps à consacrer à sa cuisine et où elle désire contenter les siens par un repas qui sorte de l'ordinaire.

SALADE DE CERVELAS :

Coupez en tranche, après leur avoir enlevé la peau, des cervelas cuits, et mêlez-les à une sauce moutarde que vous aurez préparée ainsi : mettez dans un bol deux grandes cuillerées de moutarde blanche sans arôme et un jaune d'œuf. Coulez de l'huile comme pour une mayonnaise, mais très vite. Votre sauce moutarde doit rester demi-épaisse et bien lisse.

Mêlez aux cervelas retournés en tous sens et laissez au frais jusqu'au moment de servir.

Comme plat de résistance, des ROULIS-ROULIS.

Prenez des beefsteaks de bœuf dans la tranche, très minces et bien aplatis. Egailisez les bords et servez-vous des découpures en les hachant et en les mélangeant à de la graisse de veau (une poignée que vous émiettez à la main et passez à la farine), à des champignons hachés grossièrement, une échalote, sel, poivre. Liez le tout avec un jaune d'œuf. Garnissez les tranches de bœuf. Roulez-les et ficellez-les. Mettez-les dans une cocotte avec un bon morceau de beurre. Lorsqu'elles seront dorées, ajoutez un verre de madère et laissez mijoter couvert 20 minutes environ.

Et pour finir un SAVARIN DES FAMILLES.

Il vous faut un moule à savarin en forme de couronne : pour 6 personnes vous prendrez 6 cuillerées à bouche de chapelure blanche, 6 de sucre en poudre, 6 jaunes d'œufs. Mélangez le tout. Battez les blancs en neige très ferme, ajoutez au mélange. Beurrez et farinez le moule à savarin. Remplissez-le de la préparation (pas jusqu'au bord). Mettez au four 1/2 heure à feu doux. Démoulez et laissez refroidir.

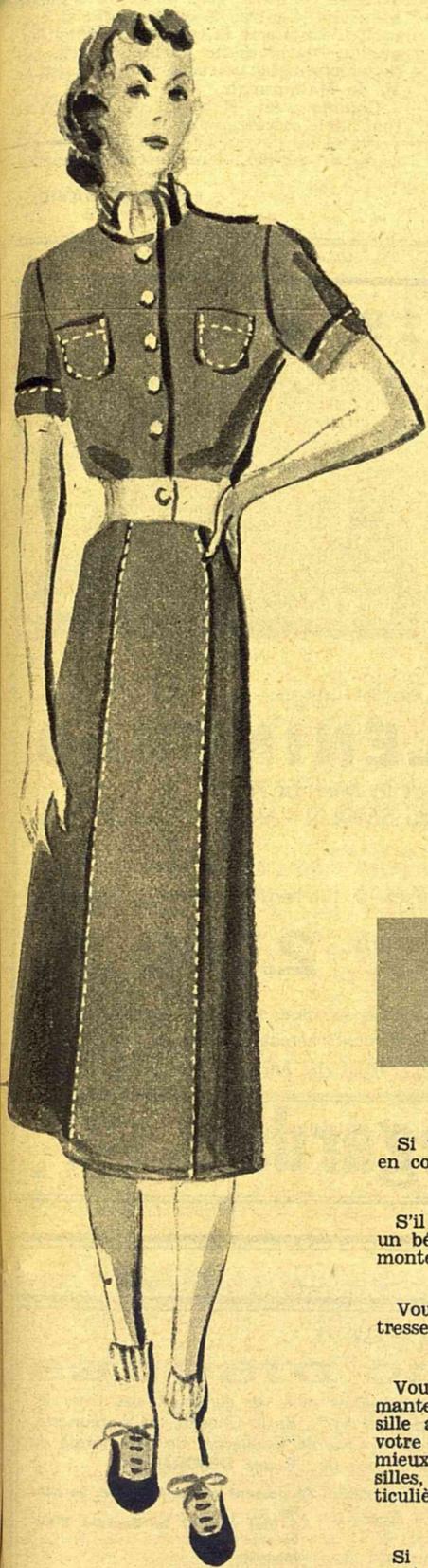
Se prépare la veille de préférence. Arrosez-le d'un sirop de rhum ou de kirsch. Et servez décoré de petits morceaux de fruits confits, ou d'une crème Chantilly dans le creux.

SAINTE ZITE.

SECCOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

YULETTE

partez en-
rder dans
moins être
s y aidera.
'osent pas
son et pré-
t pouvoir
du tandem
s de laine
de cuir à
lanelle ou
mple béret
e, ayez un
votre cu-
ris uni et
ue car elle
avec n'im-
le sport.
e genre
y aidera,
vous pour-
seyante :
at et rose,
Quand le
nelle grise
e de laine
ris pastels,
is de plus,
i convient
femme et



Votre robe de campagne, par ce temps encore incertain, doit être en lainage. Celle-ci est bien marine, garnie d'une piqûre imitant les pipères celliers, la ceinture, les boutons et l'écharpe sont en gros grain blanc. Veillez à ce que la jupe soit suffisamment large pour pouvoir marcher librement



Sur le bord de la route.
(Photo Daniel.)

Petits conseils

Si vous n'aimez pas porter des bas de laine, vous pouvez en faire en coton mercerisé tricotés à côtes.



S'il vous reste un morceau de tissu de votre costume, au lieu d'avoir un béret basque, faites-vous un béret avec ce tissu. Vous pouvez le monter sur un élastique.



Vous pouvez vous faire une très jolie ceinture de sport avec des tresses de coton de plusieurs couleurs que vous natterez.



Vous aurez une coiffure charmante en crochetant une résille assortie à la couleur de votre blouse, rien ne tiendra mieux vos boucles que ces résilles, et c'est une coiffure particulièrement seyante.



Si vous faites beaucoup de sport en plein air, ayez soin de protéger votre peau avec un peu de gras, évitez de mettre de la poudre qui dessèche la peau avec le vent. Enlevez ce gras avec un peu d'eau de rose. Pensez également à protéger vos lèvres avec du gras.



Ne mettez pas de verni sur vos ongles à la campagne, polissez-les simplement, vous surveillerez ainsi mieux la propreté de vos ongles, et graissez-le le soir avant de vous endormir, vous les entretiendrez bien plus facilement.



Mettez des soquettes de couleur sur des bas foncés.



Voici une tenue élégante : jupe-culotte en laine claire, veston foncé sans revers, blouse-chemisier. Gros bas de laine.
(Photo Chim.)

Pour tout abonnement
souscrit ou renouvelé
pour un an
REGARDS envoie

**5 chances
de gagner
50.000 fr.**

**cinq participations
à la Loterie Nationale**

REGARDS
53, Rue de Chabrol,
PARIS (10°)
Compte Chèque Postal 1715-54

Le prix de l'abonnement annuel
pour la France est de 58 francs
joindre 1 franc pour frais de
correspondance

VICTOIRE CHINOISE

(Suite de la page 7)

Les « Lances rouges » étaient au travail. Une nuit ils tuèrent le général Doihara au siège du haut commandement japonais. Par la même occasion, quatorze tanks japonais furent détruits par des actes de sabotage. Le général Douhara avait dirigé les campagnes japonaises en Chine depuis 1931. La Société des « Lances rouges », qui continue son travail, existe depuis 1900, c'est-à-dire depuis le soulèvement des boxers, cette première insurrection de la Chine opprimée contre l'envahisseur impérialiste.

Le moral de l'armée japonaise

Les difficultés que rencontre le Japon auront tôt ou tard, leurs répercussions sur le plan intérieur. Les extrémistes de l'état-major japonais interviendront pour liquider ce qui reste de démocratie au Japon. Ils tâcheront, à la faveur d'une nouvelle campagne chauvine, de galvaniser les énergies du peuple japonais, pour le pousser dans une guerre à outrance contre la Chine et qui sait, pour entreprendre une diversion contre l'U. R. S. S. Mais quelle que soit l'évolution intérieure du Japon, une chose est certaine : le moral des troupes et celui de la population, est sérieusement ébranlé. Les cas de désertion se multiplient, les arrestations aussi. Mais éga-

lement, par contre-coup, les cas où des troupes refusent de partir sur le front. C'est pour réprimer le mouvement contre la guerre que l'état de siège a été déclaré dans l'île de Formose...

Dans les casernes japonaises, dans les camps des troupes japonaises en Chine, dans les tranchées entre deux batailles, les poilus japonais, las du bourrage de crâne fasciste, chantent une « sérénade » dont nous sommes heureux de donner la primeur au public français :

« Assis autour du feu du bivouac
Je songe à toi.
Je sais que tu songes également à moi,
Car on me l'a dit.
Toutes ces larges terres
Sont dévastées et « maigrissent ».
Toi seul, tu deviens gras et ventru ;
Toi, ô pou bienheureux ».

En japonais, pou se traduit par « araki ». Araki, avec une majuscule, est le nom du général japonais qui est le grand responsable de l'agression contre la Chine. Les soldats japonais quand ils chantent la « sérénade au pou » songent au jour où Araki, au milieu d'un peuple qui relève la tête, ne sera pas plus puissant que l'insecte dont il porte le nom.

Bertrand GAUTHIER.

CANON

(Suite de la page 9.)

Tournant la manivelle, lentement, noblement, à coups comptés, Canon, n'ayant qu'une parole, acheva sa tâche.

Et la marquise apparut, quelque peu dépeignée, déjabotée, et, comme on le pense bien, le cotillon lui servant de gouttière. Rentrée en possession de ses sabots et les dits sabots dûment cognés contre la margelle, pour les mieux chausser, elle interpella, en ces termes, et sans plus attendre, son seigneur et maître :

— Te v'là, toé, joli moniaul... Ah! t'as jamais vu une femme si bête... Ah! je n'entends ni à hue ni à dia... Ah! tu ne connais qu'un patron, icite!... Ah! tu veux que je te signe des papiers... Quins! en v'là une signature!...

Pan! sur la goule, du côté bise.

— Et pis, en v'là une autre.

Pan! sur la goule du côté galerne.

— Et pis file à la boutique, et en vitesse!... T'allumeras une chalibaude, pour me sécher...

Canon fila, l'échine ronde, devant la marquise marchant dans son sillage, à une distance qu'on pouvait difficilement qualifier de respectueuse. Et les drôles, ayant ramassé le matériel, le portaient derrière : l'un le gros hameçon à quatre branches, l'autre la corde à nœud coulant, le troisième la casquette à fond jaune. Les derniers ne portaient rien, tels les valets malchanceux à l'enterrement de M. de Malborough.

Comme quoi, à la fin du compte, et tout bien calculé, dans cette histoire, la vertu et le dévouement ne trouvaient pas toujours, ici-bas, leur juste récompense.

Georges DAVID.

VACANCES 1938

Retenez dès maintenant votre place pour l'un des **CIRCUITS-CROISIERES « A. U. S. »** vers l'

U R S S

Départ de Paris: **2 Juillet.**
21 Juillet.
6 Août.
24 Août.



Traversée de l'Allemagne et de la Pologne.

MOSCOU-LENINGRAD

La Mer Baltique et la Mer du Nord:

de Leningrad à Anvers à bord du SMOLNY Vapeur Soviétique de Tourisme.

Retour à Paris.

Voyages spécialement organisés à l'intention de nos lecteurs au prix forfaitaire de:

Tout compris 2.700 fr.
Paris-Paris

Nombre de places limité.

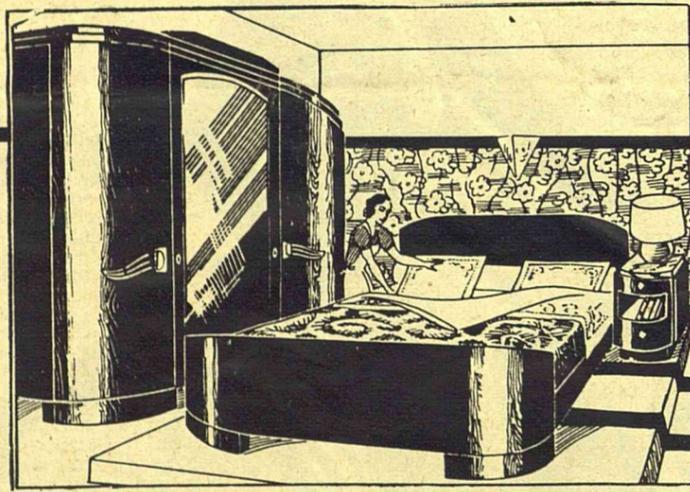
S'inscrire dès maintenant et au plus tard cinq semaines avant la date de départ.

Programme détaillé et renseignements complémentaires :

aux **A. U. S. (voyages)**, 20, Rue du Mail, PARIS-2°.

En joignant
le bulletin ci-contre

**Regards: Croisière
vers
l'U. R. S. S.**



RONCE DE NOYER 1.600
sacrifiée complète

Publ. OPTA

**BON
GRATUIT**

REG. 3.

à découper p'
recevoir le ca-
talogue Album.

PARIS-AMEUBLEMENT donne les meilleurs avantages
TOUT EN ACCORDANT LES PLUS LONGUES FACILITES

PARIS-AMEUBLEMENT

52 AVENUE D'ORLEANS PARIS 14°

METRO-MOUTON-DUVERNET - Tel Segur 86 46

Paris Ameublement la maison qui n'a pas de logan

**SANS
FILISTES**

tous les diman-
ches, de 21 h. 15
à minuit, Paris-
Ameublement
vous offre le con-
cert de l'Euro-
péen sur l'île-
de-France.

MAGASINS OUVERTS LE SAMEDI ET LE LUNDI TOUTE LA JOURNEE

LE CHANT DU MONDE

VOUS PRESENTE

10 DISQUES

enregistrés avec le concours des Chorales
de la F.M.P., de la Chorale de la Jeunesse,
de la Chorale Gouverné, de la Chorale du

Chant du Monde, sous la direction de **ROGER DESORMIERE**

- | | |
|--|---|
| N° 501. Jeunesse, par Vaillant-Couturier-Honegger. | N° 505. En passant par la Lorraine. Se canto. |
| N° 502. Chantons jeunes filles, par L. Moussinac-G. Auric. | N° 506. An hini goz et la Bourrée d'Auvergne. Magali. |
| N° 503. L'Appel du Komintern, par Jancke-H. Eisler. | LE DISQUE : 25 francs. |
| N° 504. Le Drapeau Rouge, chant polonais. | N° 507. La fille du maréchal de France. |
| N° 505. Hymne à la victoire (1792), par Gossec. | N° 508. Le pauvre laboureur. |
| N° 506. Ronde Nationale (1792), par M. J. Chénier-Gossec. | N° 509. La Varsovienne. |
| N° 507. La Corvée d'eau, par Vaillant-Couturier-G. Auric. | N° 510. L'Adieu d'un soldat rouge. |
| N° 508. Au devant de la Vie, par J. Perret-Chostakovitch. | N° 511. Le Chant du Kolkhoz. |
| N° 509. LE DISQUE : 20 francs. | N° 512. La Marche funèbre 1905. Bandiera rossa. |
| N° 510. LE DISQUE : 20 francs. | |

POUR VOUS

Charles KOEHLIN, Darius MILHAUD, Henry SAUVEPLANE,
ont arrangé ces merveilleux airs.

Le Chant du Monde fournit en outre toute la musique, tous les disques, expédie en province sous 24 heures et procède dans ses studios à des enregistrements directs à 12, 30 et 75 francs.

137, boulevard Saint-Germain, PARIS

Enfance*

UNE ŒUVRE INÉDITE

de Paul VAILLANT-COUTURIER

couteaux. De temps en temps ils notaient au crayon sur le mur blanc leur tableau de chasse.

Onze heures	27 punaises
Minuit	45 —
Deux heures du matin	74 —
Quatre heures	108 —

Au matin, ils datèrent leur chasse et partirent... Un autre jour, traversant le Val d'Enfer où se passe un des épisodes de *Mireille* après une visite à Mistral, la tête sonnante des vers chantants du poète :

*A qui li fado varaiejou
Coumé de raïque trantraiejou
Emé lichiralié qu'enfaderon antan...*

ils remontaient vers les imposantes ruines des Baux, lorsqu'à un détour de la route ils aperçurent devant eux de dos, marchant l'air réservé, un homme assez corpulent qui balançait un bouton de rose dans sa main droite...

Entendant du bruit derrière lui, l'homme se retourna. C'était un provençal d'une quarantaine d'années, au poil noir, aux yeux d'anthracite, au teint de terre cuite, qui portait sur le visage cet air bon enfant qui éclaire, si souvent là-bas, ces terribles et sombres visages de pirates barbaresques...

Il ne se sentait pas très rassuré à la vue de ces deux adolescents étrangers dont le costume assez fatigué, les lourdes cannes, et la besace qu'ils portaient au dos donnaient une allure de trimardeurs ou pour le moins d'inquiétants bohèmes...

Il préféra s'arrêter et faire face... Puis il lança comme un « qui vive ? »

— Et où allez-vous ?
— Aux Baux...
— Té, moi aussi... Comme ça tombe !
— Alors nous pouvons faire le chemin ensemble, dit Paul.

L'homme ne répondit pas. Il questionna :
— Et sans indiscretion, Messieurs, qu'est-ce qui vous amène dans nos parages ?...

— On fait de la peinture, dit Jean...
— Ah ! ici vous ne trouverez pas de travail, vous savez, les Baux, c'est un grand souvenir. Mais on ne bâtit plus.

— Non, pas de la peinture en bâtiment, reprit Jean en souriant... Je peins des tableaux.

— Ah ! parfait. Vous êtes un artiste. Alors, c'est différent, Monsieur. Excusez-moi ! Et vous aussi, sans doute ?

Il s'adressait à Paul.

— Moi, je suis poète, dit simplement Paul.
— Poète ! Poète ! Pas possible ! Ah ! que je suis content ! Touchez-moi la main, collègue. Touchez ! Moi aussi je le suis ! Je suis poète ! Tenez !

Et, saisissant le revers de son veston, il exhibait — comme preuve — les palmes académiques qui en ornaient la boutonnière. Puis, il ajoutait :

— Je suis félibre... C'est moi l'aubergiste-poète de la ville des Baux... Bouquet, patron de l'hôtel de la Reine Jeanne, où désormais, je vous prie, peintre et poète errants, d'être mes hôtes.

Et le Provençal, d'un geste magnifique, montrant les ruines des Baux d'une main, s'inclinait, l'autre main sur le cœur.

Ce fut là, sur ce plateau où dort une splendide ville morte qui domine toute la Provence bleue et grise, que Paul et Jean passèrent dans les festins, les poèmes et les chants, les fêtes de Pâques, mangeant à la table du cabaretier poète, et logés dans la vieille maison noble des Porcellets. Là, on leur avait préparé un lit, dans une chambre Renaissance, grande comme une cathédrale, dont le seul mobilier consistait en un trombone à coulisse étincelant.

Ils en jouèrent une partie de leur nuit, pour l'inquiétude des chats des environs...

Quand ils furent pour partir, émus et attendris par les bons vins et la reconnaissance, comme Paul timidement, par discrétion, demandait la note, le poète provençal s'écria :

— Vous voulez m'insulter, je crois ! Payer mon hospitalité ! Vous, les pèlerins de l'Art ! Tenez, voici le Livre d'Or de mon hôtel... Je ne demande qu'un salaire... De vous, peintre, un dessin... De vous, poète, un poème !

On s'embrassa, toute la famille y passa... Puis, Paul et Jean, ayant, du haut des tours, tracé leur itinéraire dans l'espace, vers la mer, repartirent en chantant sur la route de poussière chaude.

C'est parce qu'elle a trouvé un coin, dit le retraité, autrement, croyez bien... Nous vous laisserons faire vos saletés et vos simagrées tout seuls... Rire avec la mort, ce n'est pas bien, c'est même très mal... Croyez bien que nous ne sommes pas disposés dans les trains à supporter toutes les fantaisies de n'importe qui. Votre attitude est in-

qualifiable... Sauvages...
Ce flot d'éloquence a permis au héros de doubler le cap redoutable de la tête de mort...

De la porte il s'écrie enfin :

— Je vais de ce pas prévenir le contrôleur...

Alors Jean s'avance menaçant vers lui et étendant ses bras dans sa pélerine, se découpant sur la lumière des bougies comme un énorme oiseau de mort :

— Et la liberté de conscience, Mossieu !

Et tous deux, ayant fermé la porte, éclatent de rire à s'en rouler sur les banquettes.

Voyage à pied... Seule façon d'entrer dans l'intimité d'un pays...

A Orange, Paul et Jean sont descendus du train. Ils avaient décidé de s'arrêter aux premiers oliviers qu'ils rencontreraient...

Et voilà qu'ils ont à la fois trouvé les oliviers, le soleil et Rome...

C'est par une ville qu'ils commencent leur randonnée, mais cette ville est un merveilleux voyage dans le temps : Orange. L'Arc de Triomphe d'Orange. Le Théâtre d'Orange. Il y en a pour le peintre et pour le poète. Une débauche de souvenirs classiques... Rome debout, dans la splendeur de ses monuments de Gaule, respectés par des invasions barbares trop pressées, s'offre à Paul et à Jean... Une falaise, patinée par la lumière, et striée de monumentales colonnes plates. Le mur. Sur la placette ensoleillée aux maisons basses et trop petites pour lui, l'art romain a dressé sa forteresse écrasante... Pour la bâtir, il lui a fallu deux montagnes. Celle d'où les esclaves ont tiré ces énormes blocs de pierre. Celle en face où les esclaves ont taillé les gradins de l'amphithéâtre.

C'était là que, il y a dix-huit ans, pris entre la montagne taillée et la montagne bâtie, un peuple de quirités venait applaudir Plaute ou Térence et juger les concours d'éloquence des rhéteurs de la Provence.

C'est ici le monument du verbe, autrement dit le sanctuaire méditerranéen par excellence... Les Romains, plaideurs et soldats, avaient construit cette forteresse à la parole...

— Quelle erreur, disait Paul à Jean, de voir dans ces paysans romains autre chose que des disputeurs de cadastres pour juges de paix. A force de reculer leur borne sur le champ du voisin, ils ont fini par conquérir âprement, à coups de pilum, un empire plein de troupeaux de bêtes et de troupeaux d'hommes. Le droit romain, c'est leur titre de propriété sur le monde. La parole est chargée de justifier la violence... Ils ont fait d'un insupportable avocat, Cicéron, plein de trucs et de ficelles, l'un de leurs plus grands hommes, et leurs monuments encore debout ce sont des théâtres, des cirques et des Forums...

— Taratata... Tu diras ce que tu voudras, mon vieux, répliquait Jean. C'est énorme... C'est construit... Ça vous bouche les yeux... Ça vous écrase... Quelle puissance ! Cicéron était peut-être un phraseur, mais une architecture comme ça... Oh, la, la !

En discutant, le soir tombait. L'ombre montait doucement le long des gradins dorés, emplissant le théâtre de fine lumière violette. Le dos au mur, sous un figuier, Jean dessinait... Paul, face au mur, sur un gradin, achevait une aquarelle, et tous deux se sentaient envahir par la paix campagnarde égoïste et gastronomique des poèmes d'Horace, d'Ovide ou de Virgile...

Ayant été voir l'Arc de Triomphe érigé par Tibère après sa victoire sur Sarcovis, ils retraversèrent Orange et prirent la route en direction d'Avignon...

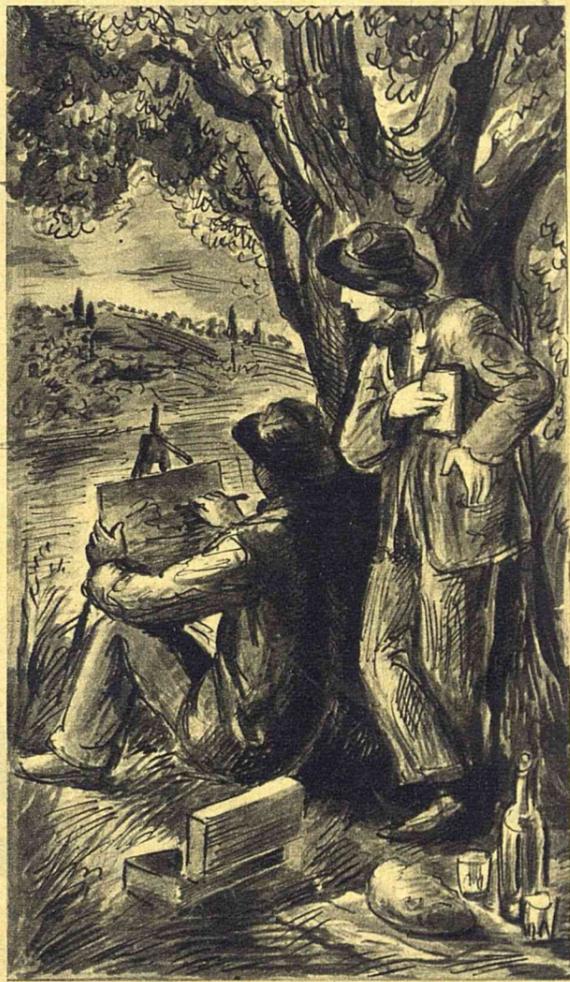
Peu ou pas d'autos, sur cette route. Des carrioles provençales, toutes sonnantes de grelots, se rendant au marché, quelques rouliers au fouet sonore et sur la route, sac au dos, ivres de soleil et de classicisme vivant, deux garçons de seize ans, légers d'argent et lourds de lyrisme, faisant claquer leurs bottes.

Petits villages de Provence accotés aux falaises chaudes du Rhône. Ruines sur les hauteurs. Pousière et jeunes feuilles... Oliviers nouveaux, au feuillage vieux comme le temps. Paul et Jean sont tombés d'accord pour ne faire qu'un vrai repas par jour, le soir. Le matin, ils achètent du pain, de la charcuterie, du vin, et ils mangent au bord de la route, près d'une fontaine, où la fantaisie les en prend.

Le soir, ils cherchent une auberge de rouliers, et ils font un souper vrai avec toutes sortes de mets provençaux, depuis l'olive noire, le radis trempé dans l'anchois broyé dans l'huile, jusqu'aux épinards, aux coquillages et l'omelette aux truffes du Ventoux. Le tout arrosé de ces meilleurs vins du Rhône dont parlait Salvayre, de ces vins de couleur légère, de la transparence des plus beaux rubis, Er-

mitage, Château-Neuf-du-Pape... Ces vins qui coulent dans la bouche comme de l'eau et qui, arrivés sur le palais, dégagent soudain le plus merveilleux des bouquets poivrés, ces vins à goût d'œillet.

Paul et Jean sont tout de suite l'objet de la curiosité sympathique de l'auberge. On les questionne à la façon antique, comme on questionnait avidement les voyageurs et les pèlerins. Et Paul répond à ces provençaux en patois gascon. Cela crée tout de suite de l'atmosphère et de la confiance... Ces jeunes gens ne sont pas « du Nord » et ils continuent pour les vieux qui sont là la tradition des compagnons du Tour de France... Quand il y a une foire dans un village et que dans l'auberge on chante à tour de rôle à chaque table, Jean et Paul



se mettent à chanter... Comme ils ont, tous deux, une belle voix et qu'ils chantent ces airs d'opéras dont sont férés les Méridionaux, les voilà d'emblée adoptés. C'est à qui leur paiera des tournées... Ils acceptent avec modération... Même parfois, sans honte, pour augmenter leur pécule de voyage, l'un d'eux sort son chapeau et fait tranquillement la quête... Et les gros sous tombent dans le chapeau... Quelquefois, des surprises. Comme ils venaient de chanter, un jour, la patronne de l'auberge, l'« hôtesse », comme on dit là-bas, s'approche et leur annonce qu'elle ne leur fera pas payer leur souper s'ils lui chantent ses morceaux préférés... Et c'est *Carmen*... *La fleur que tu m'avais jetée*, que chanta Paul, et *Toreador, en garde !* que chante Jean. D'autres fois, c'est *Guillaume Tell* ou *Manon* ou la *Tosca* qui leur valent des succès utiles.

Et ils vont ainsi, de village en village, de ville en ville, s'arrêtant pour peindre ici ou là, riant aux filles sur la route, se faisant parfois porter par une carriole, couchant après la bonne fatigue de la marche, tantôt dans les granges, tantôt dans des chambres à dix sous — comme dans cet antre d'Arles où ils passèrent la nuit dans une « chambre noire », sorte de trou dans les remparts, et, ne pouvant dormir, s'occupèrent à tuer les punaises avec leurs

* Voir Regards depuis le 17 février.

En Avignon, ils avaient connu des heures merveilleuses... On découvrait alors les magnifiques fresques qui ornent les murs du Palais des Papes et que l'administration militaire avait autrefois fait recouvrir d'un plâtre uniforme, lorsque le Palais avait été transformé en caserne...

Sage vandalisme qui avait préservé ces fresques d'un pire !

Ils déjeunaient sur un banc, au jardin des Dômes, qui domine toute la vallée du Rhône. Puis, à travers ce parc épais que limite une longue rangée de collines bleues et qui surveille au nord-est la cime neigeuse du mont Ventoux, ils se rendaient, descendant les rampes qui passent devant l'église-cathédrale, jusqu'au grand portail du Palais entrepris par les papes d'Avignon au début du XIV^e siècle... Palais forteresse, qui, dans la plus romaine des provinces de France, se dressait en face de la Rome de Saint Pierre, au nom de l'apôtre, pendant le grand schisme qui divisa la catholicité en deux. Souvenirs de Clément V, de Jean XXXI, de Benoît XII, d'Innocent VI, de Grégoire XI.

Hauts vaisseaux de pierre des salles sonores, plantés sur des rochers inaccessibles par delà des poternes. Murailles aux doubles épaisseurs masquant des escaliers dérobés, recelant des portes et des pièces secrètes... Architecture de défense extérieure et d'intrigues intérieures, évoquant une cour de religieux de combat, tout un monde de clercs et de laïcs partageant son temps entre une politique subtile, de flatteries, de poignard et de poison, une diplomatie compliquée, une théologie intéressée, des exercices religieux pleins de majesté, l'encouragement des arts, et de fastueuses orgies... Sièges, révolutions de Palais, recherche passionnée de l'or...

Et tout cela, soudain, ramené à la dimension de l'amour d'une vie rustique par les évocations charmantes de ces appartements privés, de cette garde-robe à sujets de pêche et de chasse, si fraîchement peints à fresque avec leurs personnages appliqués, leurs oiseaux, leurs poissons, leurs arbres et leurs petites fleurs précises...

En proie à ce moyen âge où passe le souffle de la Renaissance, Paul et Jean s'étant fait des amis du gardien et des ouvriers qui découvraient les fresques, demeuraient des journées entières dans le Palais... Il se peuplait pour eux d'ombres glissant dans la pompe cardinalice, l'hermine, le vair, le velours, la soie, l'or et la bure.

Et Paul, suivant le patient grattage des murs, éprouvait à voir, peu à peu, sous le plâtre, émerger la verte fraîcheur d'un pourpoint ou l'éclatante jeunesse d'une fleur, les mêmes émotions de résurrection intime d'un monde que lorsqu'il avait dans la grotte, avec l'abbé Clarac, soulevé le stalagmite qui scellait le foyer du chasseur de rennes.

La Camargue les combla de son vent, de ses mirages et de sa saveur de chasse entre les bras du Rhône. Longue route qui traverse les marais comme une digue, longue traite de quarante kilomètres qui mène aux Saintes-Maries-de-la-Mer à travers l'immense delta. Hommes noirs aux yeux d'algues,

fusil au dos... Brusque envol d'un couple de cols verts dans une « gaze » entre les touffes d'anganes... Ciel plus peuplé que la terre, nuages déchiquetés par le mistral, longs vols de cormorans noirs étirant leur train céleste; nuée serrée de sarcelles volant frénétiquement et basculant d'un seul coup en passant du gris au blanc...

Eau plus peuplée que le ciel. Etangs miroitant d'un clapotis de nageoires et d'ailes, ligne molle de piquets roses de flamants s'élevant soudain dans le ciel en éruption noire et rouge pour ne plus être au zénith qu'un morceau de coucher de soleil en marche.

Haute église aux murs de rempart; navire de pierre échoué aux confins de la mer comme la barque des Saintes Maries. Crypte de Sainte Sara où chaque année accourent, en mai, de toutes les contrées de l'Europe, le peuple des gitanes venant adorer la divinité servante dans un débordement de rites profanes et barbares.

Paul et Jean, tordus par la bourrasque du vent du nord, longèrent, courbés en avant, la plage qui va vers la Gachole et le phare de Beauduc...

La mer avait reculé, poussée par le vent, sur les larges espaces nus, et des nuages surgissaient çà et là, inclinant sur une eau de rêve des tamaris irréels... et des silhouettes de taureaux sauvages.

Du côté de la terre, un gardien, un cow-boy des taureaux de course, les croisa, penché en avant sur sa selle arabe, le lasso sur le pommeau et le trident au poing...

Du côté de la mer, deux barques de pêche à voile latine filaient grand large vers l'est...

Et tout le reste n'était qu'une solitude infinie peuplée du supplément du vent, du long bruit de la mer, des cris des oiseaux et parfois d'un mugissement sourd de taureau...

Et Paul se sentait possédé par le vieux démon de la chasse.

De retour à Arles, renonçant à l'hôtel des remparts, ils passèrent leur seconde nuit dans les tombeaux des Alyscamps, asile des vagabonds en chemin pour Marseille.

Quand l'aube froide les réveilla tout endoloris dans leur sépulcre et qu'ils se levèrent comme Lazare, le marché commençait à s'installer sur les lices dans une étonnante profusion de primeurs, où les légumes, frais coupés, enbaumaient l'air de la senteur de leur sang vert... Ils firent une débauche de radis... Les deux jours qu'ils passèrent à Arles furent marqués par une aubaine et un spectacle qui les enchantèrent...

L'aubaine ? Comme ils étaient en train de peindre face aux deux colonnes de marbre rose du théâtre antique, une caravane de touristes allemands franchit les grilles, conduite par un guide... Un des touristes s'arrêta devant l'aquarelle que Jean venait de finir...

Il l'admira, fit part de son admiration à un compagnon de voyage et articula difficilement en français :

— Combien ?

— Vingt francs, répondit aussitôt Jean.

— Zwanzig, meine Herren, traduit Paul...

Les figures des deux Allemands s'éclairèrent. Ils étaient heureux d'entendre parler leur langue...

Le second Allemand s'approcha de Paul et regarda son étude...

— Fein ! dit-il...

Et, s'adressant à Paul, en désignant les aquarelles :

— Die heide, wieviel ?

— 'S geht so...

Et, ayant remis trente francs à Paul, les deux Allemands rejoignirent le groupe des touristes tenant chacun au bout de leurs doigts une aquarelle pas encore sèche...

Dès qu'ils furent partis, Paul et Jean se mirent à exécuter une danse sauvage endiablée...

Et le jour même, ils décidèrent d'acheter des billets pour la course de taureaux du lendemain, de souper dans un hôtel à cinq francs par tête et s'amuser toute la nuit.

Dans le vaste cirque où s'entregorgèrent tant de gladiateurs, pour la joie des quirites assemblés dans les arènes romaines d'Arles que deux tours dominent comme des antennes de pierre, les cuivres ont entonné la marche de *Carmen*...

Célébration du vieux mystère de la chasse dans la tradition latine. Les gradins sont couverts d'une foule bariolée où les coiffes des Arlésiennes jettent leur note blanche et noire... Le bruit des voix, le bruit des cuivres se perd dans les hurlements du mistral soufflant par tous les trous des murs...

Un soleil d'avril coupe le cirque en deux...

Lutte de la bête et de l'homme. Courses provençales sans mise à mort... Six taureaux, les plus célèbres parmi les manades de Camargue ont été amenés par les gardians. Sur leur front sont attachées des cocardes qu'il s'agit de leur arracher pour gagner un prix en argent... Cocardes de 10, de 20, de 30 francs...

Le taureau est-il « brave », ce sont les seuls membres professionnels des « quadrilles » en pantalons de coutil, chemises blanches et espadrilles qui l'affrontent...

Est-il moins dangereux, alors, peu à peu, de tous les gradins dégringolent des « aficionados » qui tentent leur chance... Ils lancent leur casquette au taureau, ils l'agacent, tâchent de le faire se présenter convenablement... Et si le taureau, devenu soudain furieux, se met à charger, c'est une débandade de corps détalant, pareils à des grenouilles surprises, qui plongent par dessus les barrières...

Troisième course.

L'un des taureaux, plus « brave » que les autres — c'est le Sanglier — ne s'est pas encore laissé arracher de cocarde... Paul et Jean, empoignés par le spectacle et l'enthousiasme de la foule, halètent d'impatience avec elle...

Elle crie :

— Titin ! Titin !

C'est son gladiateur favori.

(A suivre.)

MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. C'est avec l'aide de l'Allemagne et de l'Italie que Franco a pu l'isoler du reste de l'Espagne. — 2. (Val d') Vallée espagnole qui connut le triste exode de ceux qui fuirent les bombardements. Ce qui vient après. — 3. Une dernière trouvaille: la caisse vitrée pour protéger les enfants contre eux. Deux lettres de « gare ». — 4. Harmonie. — 5. Note. Grâce aux nouvelles lois sociales, il n'est plus la dupe trop exploitée. — 6. Le Président de la Chambre en est le député. Maire. Pont de Paris. — 7. Division du temps. Personnage surnaturel. Posséda. — 8. Vrai. Difficile à entamer. — 9. Ile de la Sonde. Préposition. — 10. Partie d'un navire. Souillé. — 11. Action de rire. Sortis de.

VERTICALEMENT. — 1. Le complot qu'ils avaient organisé est singulièrement « étouffé ». — 2. Oiseau. Petit fleuve d'Angleterre. C'est un puissant talisman. — 3. Ville du Maroc. Enveloppe quelconque. — 4. Ceux qui éclatent dans certaines entreprises sont souvent dus à la mauvaise volonté patronale. — 5. Ancienne monnaie. Pronom. — 6. Les chiens les aiment. Une ville d'Espagne qui connut des heures tragiques et héroïques. — 7. Un fléau dont on est trop souvent menacé. Grand pays d'Europe. — 8. Négation. Certain repas. Carte. — 9. La saison des vacances. Pluie. Choisi par suffrages. — 10. Ville de Hongrie. Les fascistes y ont décliné des émeutes sanglantes.

M	U	S	S	O	L	I	N	I	
E	A		S	E	N	A	T		
T	E	L	L		N		T	O	T
A	Q	U	I	L	A		I	N	O
L	U	T	T	E		P	O		N
L	I	S		U			N	A	
U	L		T	R	A	V	A	I	L
R	I	S		R	A	I	L		E
G	B		N	E	R	V	I	N	S
I	R	M	A			A	S	T	E
E	E		Z	E	H	N	E	T	
			M	I	N	E	T		C

SOLUTION DU N° 98

1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									

PROBLEME N° 99

Par le train

50% DE RÉDUCTION

POUR VOS

WEEK-ENDS

aux stations

**BALNÉAIRES
THERMALES
CLIMATIQUES**

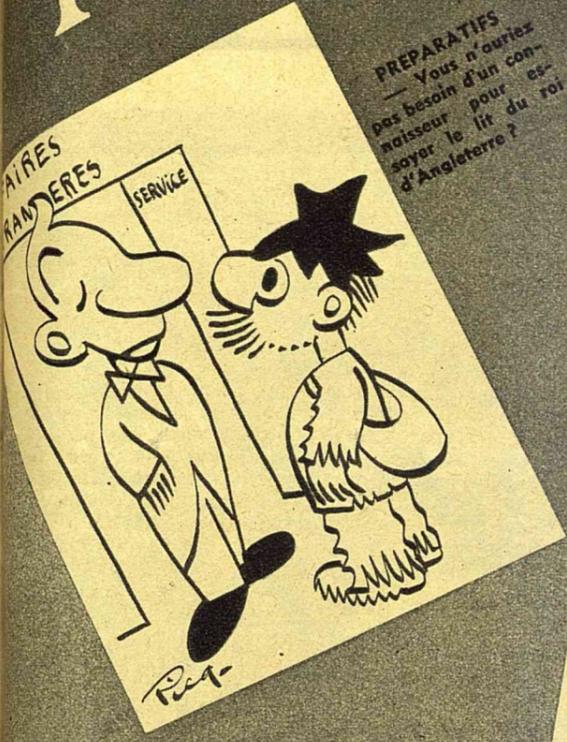
ou de

SPORTS DE NEIGE

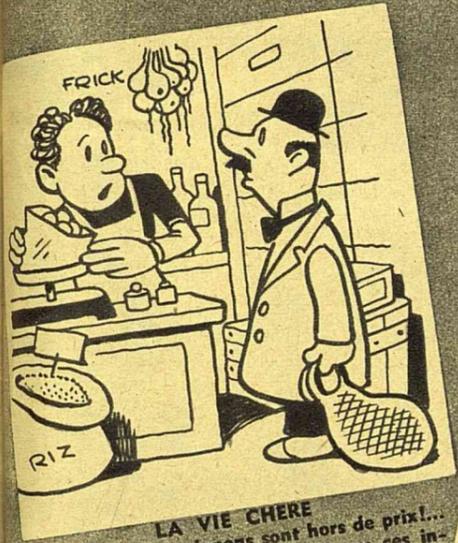
SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

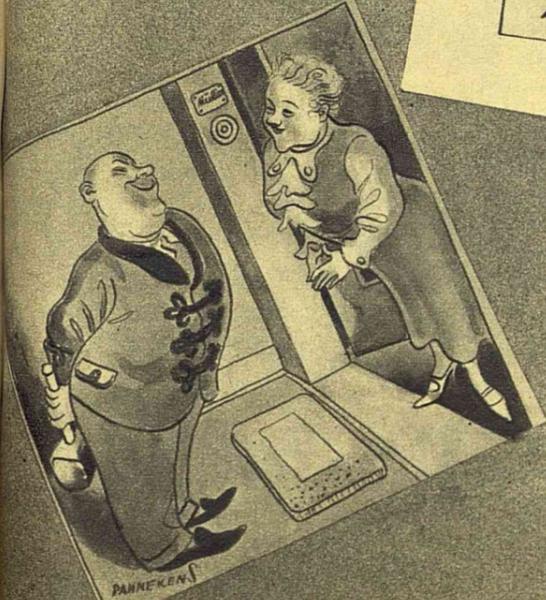
Humour



PREPARATIFS
— Vous n'auriez pas besoin d'un conseiller pour essayer le lit du roi d'Angleterre ?



LA VIE CHERE
— Vos champignons sont hors de prix!...
— Que voulez-vous... Avec tous ces incendies de forêts, plus moyen d'en trouver.



— Voulez-vous avoir l'amabilité de me montrer votre charmant poste de T.S.F., chère Madame, j'aimerais tant le voir!

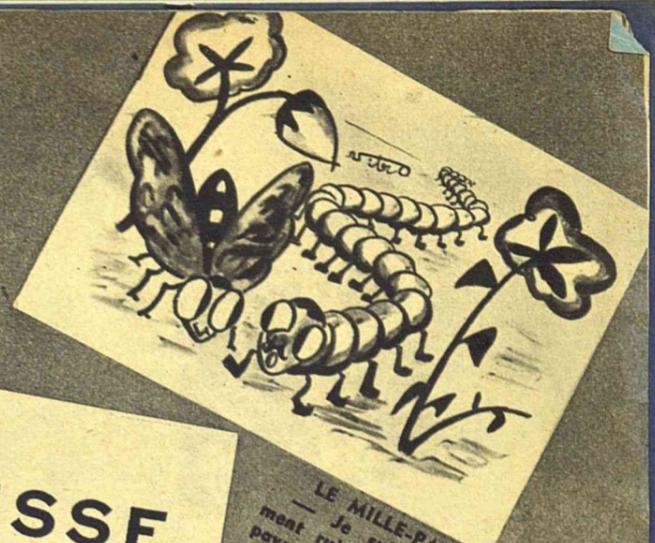
La PYTHONISSE

Personnages : Madame Clara, voyante.
Monsieur Navet.

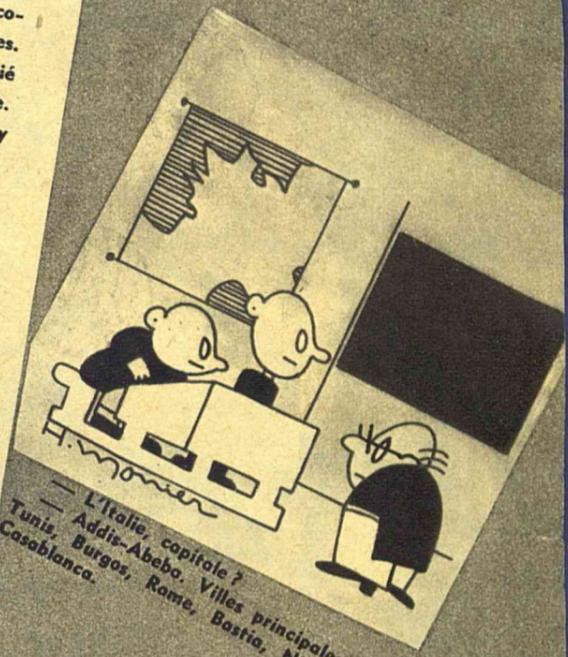
Le décor représente le cabinet de consultations, chez Mme Clara. Ainsi que le veut l'usage, les murs sont ornés de chouettes, crocodiles, rhinocéros et autres charmantes bestioles dûment empaillées. Sur le tapis aux couleurs mangées par les nombreux pieds des moitiés moins nombreux visiteurs, un chat noir dort, ficelé dans sa queue. Sur son perchoir, un perroquet s'écrie, de temps à autre : « Ça pu-t-y ici !... » Mme Clara, en transe, caresse, de ses mains parcheminées, une boule de verre qui n'y peut rien.

Mme Clara (d'une voix rauque). — Je vois une femme rousse...
M. Navet. — Rousse ?
Mme Clara (d'une voix sourde). — Oui, rousse, avec des taches !
M. Navet. — Des taches de rousseur ?
Mme Clara (d'une voix forte). — Non. Des taches de vin !
M. Navet (effrayé). — Ciel !...
Mme Clara (d'une voix pointue). — Elle vous bat !
M. Navet (étonné). — Ma femme n'est pourtant pas rousse.
Mme Clara (d'une voix grave). — Maintenant, elle vous embrasse.
M. Navet (soulagé). — Alors ça n'est pas ma femme.
Mme Clara (d'une voix douce). — Cette femme sera votre maîtresse...
M. Navet. — Vous n'en auriez pas une sans tache de vin ?
Mme Clara (d'une voix agressive). — Ne m'interrompez pas tout le temps... (D'une voix étrangement). Je vois. Je vois... Du bonheur dans votre maison... Un héritage !...
M. Navet. — Chic !
Mme Clara (d'une voix lointaine). — Chez votre voisin de palier !
M. Navet (furieux). — Cette fripouille de Portebotte !... Et moi ? Moi, qu'est-ce que j'aurai ?...
Mme Clara (d'une voix blanche). — Des cors aux pieds !
M. Navet (inquiet). — Souffrirai-je beaucoup ?
Mme Clara (d'une voix faible). — Non, car un accident de chemin de fer vous aura coûté, précédemment, la perte de vos deux jambes !
(Le rideau tombe avec un bruit mou.)

PICQ.



LE MILLE-PATTES
— Je suis complètement ruiné. Je viens de payer mon pédicure.



L'Italie, capitale ?
Addis-Abebe. Villes principales : Tunis, Burgos, Rome, Bastia, Nice et Casablanca.



— Tu es tout le portrait de ton papa !
— Oui, je sais ! Au début, ça été dur, mais depuis, je me suis fait une raison.

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

regards



POUR L'ENFANT

un article de Louise DESORMAIS

sur le problème de la natalité